



--- ATTENTION : CONSERVEZ CETTE LICENCE SI VOUS REDISTRIBUEZ CE FICHIER ---
License ABU

Version 1.1, Aout 1999

Copyright (C) 1999 Association de Bibliophiles Universels
<http://abu.cnam.fr/>
abu@cnam.fr

La base de textes de l'Association des Bibliophiles Universels (ABU)
est une oeuvre de compilation, elle peut être copiée, diffusée et
modifiée dans les conditions suivantes :

1. Toute copie à des fins privées, à des fins d'illustration de l'enseignement
ou de recherche scientifique est autorisée.
2. Toute diffusion ou inclusion dans une autre oeuvre doit
 - a) soit inclure la presente licence s'appliquant a l'ensemble de la
diffusion ou de l'oeuvre dérivée.
 - b) soit permettre aux bénéficiaires de cette diffusion ou de cette
oeuvre dérivée d'en extraire facilement et gratuitement une version
numérisée de chaque texte inclu, muni de la présente licence. Cette
possibilité doit être mentionnée explicitement et de façon claire,
ainsi que le fait que la présente notice s'applique aux documents
extraits.
 - c) permettre aux bénéficiaires de cette diffusion ou de cette
oeuvre dérivée d'en extraire facilement et gratuitement la version
numérisée originale, munie le cas échéant des améliorations visées au
paragraphe 6, si elles sont présentes dans la diffusion ou la nouvelle
oeuvre. Cette possibilité doit être mentionnée explicitement et de
façon claire, ainsi que le fait que la présente notice s'applique aux
documents extraits.

Dans tous les autres cas, la présente licence sera réputée s'appliquer
à l'ensemble de la diffusion ou de l'oeuvre dérivée.

3. L'en-tête qui accompagne chaque fichier doit être intégralement
conservée au sein de la copie.
4. La mention du producteur original doit être conservée, ainsi
que celle des contributeurs ultérieurs.
5. Toute modification ultérieure, par correction d'erreurs,
additions de variantes, mise en forme dans un autre format, ou autre,
doit être indiquée. L'indication des diverses contributions devra être
aussi précise que possible, et datée.
6. Ce copyright s'applique obligatoirement à toute amélioration
par simple correction d'erreurs ou d'oublis mineurs (orthographe,
phrase manquante, ...), c'est-à-dire ne correspondant pas à
l'adjonction d'une autre variante connue du texte, qui devra donc
comporter la présente notice.

----- FIN DE LA LICENCE ABU -----

--- ATTENTION : CONSERVEZ CET EN-TETE SI VOUS REDISTRIBUEZ CE FICHIER ---

<IDENT vignypoésie>
<IDENT_AUTEURS vignya>
<IDENT_COPISTES douillardl>
<ARCHIVE <http://abu.cnam.fr/>>
<VERSION 1>
<DROITS 0>
<TITRE Oeuvres Complètes>
<GENRE vers>

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

<AUTEUR Alfred de Vigny>
<COPISTE Ludovic Douillard>
<NOTESPROD>

</NOTESPROD>

----- FIN DE L'EN-TETE -----

----- DEBUT DU FICHIER vignypoésie1 -----

OEUVRES COMPLÈTES

DE

Alfred de Vigny

POÉSIES

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31
M D CCC LXXXIII

PRÉFACE

Ces poèmes sont choisis par l'Auteur parmi ceux qu'il composa dans sa vie errante et militaire. Ce sont les seuls qu'il juge dignes d'être conservés. Plusieurs nouveaux poèmes en remplacent d'autres qu'il retranche de l'élite de ses créations.

L'avenir accepte rarement tout ce que lui lègue un poète. Il est bon de chercher à deviner son goût et de lui épargner, autant qu'on peut le faire, son travail d'épurations rigides. Si cela est praticable, c'est, comme ici, lorsque doivent paraître des oeuvres complètes sous les yeux de leur auteur et lorsqu'il sait se connaître lui-même et se juger sévèrement.

Le seul mérite qu'on n'ait jamais disputé à ces compositions, c'est d'avoir devancé en France toutes celles de ce genre, dans lesquelles une pensée philosophique est mise en scène sous une forme épique ou dramatique.

Ces poèmes portent chacun leur date. Cette date peut être à la fois un titre pour tous et une excuse pour plusieurs; car, dans cette route d'innovations, l'auteur se mit en marche bien jeune, mais le premier.

Août 1837.

LIVRE MYSTIQUE

MOÏSE
POÈME

Le soleil prolongeait sur la cime des tentes
Ces obliques rayons, ces flammes éclatantes,
Ces larges traces d'or qu'il laisse dans les airs,
Lorsqu'en un lit de sable il se couche aux déserts.
5 La pourpre et l'or semblaient revêtir la campagne.
Du stérile Nébo gravissant la montagne,
Moïse, homme de Dieu, s'arrête, et, sans orgueil,
Sur le vaste horizon promène un long coup d'oeil.
Il voit d'abord Phasga, que des figuiers entourent;
10 Puis, au-delà des monts que ses regards parcourent,
S'étend tout Galaad, Éphraïm, Manassé,
Dont le pays fertile à sa droite est place;
Vers le Midi, Juda, grand et stérile, étale
Ses sables où s'endort la mer occidentale;
15 Plus loin, dans un vallon que le soir a pâli,
Couronné d'oliviers, se montre Nephtali;
Dans des plaines de fleurs magnifiques et calmes,
Jéricho s'aperçoit : c'est la ville des palmes;
Et, prolongeant ses bois, des plaines de Phogor,
20 Le lentisque touffu s'étend jusqu'à Ségor.
Il voit tout Chanaan, et la terre promise,
Où sa tombe, il le sait, ne sera point admise.
Il voit, sur les Hébreux étend sa grande main,
Puis vers le haut du mont il reprend son chemin.

25 Or, des champs de Moab couvrant la vaste enceinte,
Pressés au large pied de la montagne sainte,
Les enfants d'Israël s'agitaient au vallon
Comme les blés épais qu'agite l'aquilon.
Dès l'heure où la rosée humecte l'or des sables
30 Et balance sa perle au sommet des érables,
Prophète centenaire environné d'honneur,
Moïse était parti pour trouver le Seigneur.
On le suivait des yeux aux flammes de sa tête,
Et, lorsque du grand mont il atteignit le faite,
35 Lorsque son front perça le nuage de Dieu
Qui couronnait d'éclairs la cime du haut lieu,
L'encens brûla partout sur les autels de pierre.
Et six cent mille Hébreux, courbés dans la poussière,
À l'ombre du parfum par le soleil doré,
40 Chantèrent d'une voix le cantique sacré;
Et les fils de Lévi s'élevant sur la foule,

Tels qu'un bois de cyprès sur le sable qui roule,
Du peuple avec la harpe accompagnant les voix,
Dirigeaient vers le ciel l'hymne du Roi des rois.

45 Et, debout devant Dieu, Moïse ayant pris place,
Dans le nuage obscur lui parlait face à face.

Il disait au Seigneur : " Ne finirai-je pas?
Où voulez-vous encor que je porte mes pas?
Je vivrai donc toujours puissant et solitaire?
50 Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.
Que vous ai-je donc fait pour être votre élu?
J'ai conduit votre peuple où vous avez voulu.
Voilà que son pied touche à la terre promise.
De vous à lui qu'un autre accepte l'entremise,
55 Au coursier d'Israël qu'il attache le frein;
Je lui lègue mon livre et la verge d'airain.

" Pourquoi vous fallut-il tarir mes espérances,
Ne pas me laisser homme avec mes ignorances,
Puisque du mont Horeb jusques au mont Nébo
60 Je n'ai pas pu trouver le lieu de mon tombeau?
Hélas! vous m'avez fait sage parmi les sages!
Mon doigt du peuple errant a guidé les passages.
J'ai fait pleuvoir le feu sur la tête des rois ;
L'avenir à genoux adorera mes lois ;
65 Des tombes des humains j'ouvre la plus antique,
La mort trouve à ma voix une voix prophétique,
Je suis très grand, mes pieds sont sur les nations,
Ma main fait et défait les générations. -
Hélas! je suis, Seigneur, puissant et solitaire,
70 Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre!

" Hélas! je sais aussi tous les secrets des cieux,
Et vous m'avez prêté la force de vos yeux.
Je commande à la nuit de déchirer ses voiles;
Ma bouche par leur nom a compté les étoiles,
75 Et, dès qu'au firmament mon geste l'appela,
Chacune s'est hâtée en disant : " Me voilà. "
J'impose mes deux mains sur le front des nuages
Pour tarir, dans leurs flancs la source des orages;
J'engloutis les cités sous les sables mouvants;
80 Je renverse les monts, sous les ailes des vents;
Mon pied infatigable est plus fort que l'espace;
Le fleuve aux grandes eaux se range quand je passe,
Et la voix de la mer se tait devant ma voix.
Lorsque mon peuple souffre, ou qu'il lui faut des lois,

85 J'élève mes regards, votre esprit me visite;
La terre alors chancelle et le soleil hésite,
Vos anges sont jaloux et m'admirent entre eux. --
Et cependant, Seigneur, je ne suis pas heureux;
Vous m'avez fait vieillir puissant et solitaire,
90 Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre!

" Sitôt que votre souffle a rempli le berger,
Les hommes se sont dit : " Il nous est étranger; "
Et les yeux se baissaient devant mes yeux de flamme,
Car ils venaient, hélas! d'y voir plus que mon âme.
95 J'ai vu l'amour s'éteindre et l'amitié tarir;
Les vierges se voilaient et craignaient de mourir.
M'enveloppant alors de la colonne noire,
J'ai marché devant tous, triste et seul dans ma gloire,
Et j'ai dit dans mon coeur : " Que vouloir à présent? "
100 Pour dormir sur un sein mon front est trop pesant,
Ma main laisse l'effroi sur la main qu'elle touche,
L'orage est dans ma voix, l'éclair est sur ma bouche;
Aussi, loin de m'aimer, voilà qu'ils tremblent tous,
Et, quand j'ouvre les bras, on tombe à mes genoux.
105 Ô Seigneur! j'ai vécu puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre! "

Or, le peuple attendait, et, craignant son courroux,
Priaient sans regarder le mont du Dieu jaloux;
Car s'il levait les yeux, les flancs noirs du nuage
110 Roulaient et redoublaient les foudres de l'orage,
Et le feu des éclairs, aveuglant les regards,
Enchaînait tous les fronts courbés de toutes parts.
Bientôt le haut du mont reparut sans Moïse. -
Il fut pleuré. -- Marchant vers la terre promise,
115 Josué s'avançait pensif, et pâlisant,
Car il était déjà l'élu du Tout-Puissant.

Écrit en 1822,

ÉLOA OU LA SOEUR DES ANGES.
MYSTÈRE

" C'est le serpent, dit-elle; je l'ai écouté, et il m'a trompée. "
Genèse.

CHANT PREMIER

NAISSANCE.

Il naquit sur la terre un Ange, dans le temps
Où le Médiateur sauvait ses habitants.
Avec sa suite obscure et comme lui bannie,
Jésus avait quitté les murs de Béthanie;
5 À travers la campagne il fuyait d'un pas lent,
Quelquefois s'arrêtait, priant et consolant,
Assis au bord d'un champ le prenait pour symbole,
Ou du Samaritain disait la parabole,
La brebis égarée, ou le mauvais pasteur,
10 Ou le sépulcre blanc pareil à l'imposteur;
Et, de là, poursuivant sa paisible conquête,
De la Chananéenne écoutait la requête,
À la fille sans guide enseignait ses chemins,
Puis aux petits enfants il imposait les mains.
15 L'aveugle-né voyait, sans pouvoir le comprendre,
Le lépreux et le sourd se toucher et s'entendre,
Et tous, lui consacrant des larmes pour adieu,
Ils quittaient le désert où l'on exilait Dieu.
Fils de l'homme et sujet aux maux de la naissance,
20 Il les commençait tous par le plus grand, l'absence,
Abandonnant sa ville et subissant l'Édit,
Pour accomplir en tout ce qu'on avait prédit.

Or, pendant ces temps-là, ses amis en Judée
Voyaient venir leur fin qu'il avait retardée :
25 Lazare, qu'il aimait et ne visitait plus,
Vint à mourir, ses jours étant tous révolus.
Mais l'amitié de Dieu n'est-elle pas la vie?
Il partit dans la nuit; sa marche était suivie
Par les deux jeunes soeurs du malade expiré,
30 Chez qui dans ses périls il s'était retiré.
C'étaient Marthe et Marie; or Marie était celle
Qui versa les parfums et fit blâmer son zèle.
Tous s'affligeaient; Jésus disait en vain : " Il dort. "
Et lui-même, en voyant le linceul et le mort,
35 Il pleura. -- Larme sainte à l'amitié donnée,
Oh! vous ne fûtes point aux vents abandonnée!
Des Séraphins penchés l'urne de diamant,
Invisible aux mortels, vous reçut mollement,
Et comme une merveille, au Ciel même étonnante,
40 Aux pieds de l'Éternel vous porta rayonnante.
De l'oeil toujours ouvert un regard complaisant
Émut et fit briller l'ineffable présent;

Et l'Esprit-Saint sur elle épanchant sa puissance,
Donna l'âme et la vie à la divine essence.
45 Comme l'encens qui brûle aux rayons du soleil
Se change en un feu pur, éclatant et vermeil,
On vit alors du sein de l'urne éblouissante
S'élever une forme et blanche et grandissante,
Une voix s'entendit qui disait : " Éloa! "
50 Et l'Ange apparaissant répondit : " Me voilà. "

Toute parée, aux yeux du Ciel qui la contemple,
Elle marche vers Dieu comme une épouse au Temple;
Son beau front est serein et pur comme un beau lis,
Et d'un voile d'azur il soulève les plis;
55 Ses cheveux, partagés comme des gerbes blondes,
Dans les vapeurs de l'air perdent leurs molles ondes,
Comme on voit la comète errante dans les cieux
Fondre au sein de la nuit ses rayons gracieux;
Une rose aux lueurs de l'aube matinale
60 N'a pas de son teint frais la rougeur virgine;
Et la lune, des bois éclairant l'épaisseur,
D'un de ses doux regards n'atteint pas la douceur.
Ses ailes sont d'argent; sous une pâle robe,
Son pied blanc tour à tour se montre et se dérobe,
65 Et son sein agité, mais à peine aperçu,
Soulève les contours du céleste tissu.
C'est une femme aussi, c'est une Ange charmante;
Car ce peuple d'Esprits, cette famille aimante,
Qui, pour nous, près de nous, prie et veille toujours,
70 Unit sa pure essence en de saintes amours :
L'Archange Raphaël, lorsqu'il vint sur la Terre,
Sous le berceau d'Éden conta ce doux mystère.
Mais nulle de ces soeurs que Dieu créa pour eux
N'apporta plus de joie au ciel des Bienheureux.
75 Les Chérubins brûlants qu'enveloppent six ailes,
Les tendres Séraphins, dieux des amours fidèles,
Les Trônes, les Vertus, les Princes, les Ardeurs,
Les Dominations, les Gardiens, les Splendeurs,
Et les Rêves pieux, et les saintes Louanges,
80 Et tous les Anges purs, et tous les grands Archanges,
Et tout ce que le Ciel renferme d'habitants,
Tous, de leurs ailes d'or voilés en même temps,
Abaissèrent leurs fronts jusqu'à ses pieds de neige,
Et les Vierges ses soeurs, s'unissant en cortège,
85 Comme autour de la Lune on voit les feux du soir,
Se tenant par la main, coururent pour la voir.
Des harpes d'or pendaient à leur chaste ceinture;
Et des fleurs qu'au Ciel seul fit germer la nature,

Des fleurs qu'on ne voit pas dans l'Été des humains,
90 Comme une large pluie abondaient sous leurs mains.

" Heureux, chantaient alors des voix incomparables,
Heureux le monde offert à ses pas secourables!
Quand elle aura passé parmi les malheureux,
L'esprit consolateur se répandra sur eux.
95 Quel globe attend ses pas? Quel siècle la demande?
Naîtra-t-il d'autres cieus afin qu'elle y commande? "
Un jour... (Comment oser nommer du nom de jour
Ce qui n'a pas de fuite et n'a pas de retour?
Des langages humains défiant l'indigence,
100 L'éternité se voile à notre intelligence,
Et, pour nous faire entendre un de ces courts instants,
Il faut chercher pour eux un nom parmi les temps.)
Un jour, les habitants de l'immortel empire,
Imprudents une fois, s'unissaient pour l'instruire.
105 " Éloa, disaient-ils, oh! veillez bien sur vous :
Un Ange peut tomber; le plus beau de nous tous
N'est plus ici : pourtant dans sa vertu première
On le nommait *celui qui porte la lumière*;
Car il portait l'amour et la vie en tout lieu,
110 Aux astres il portait tous les ordres de Dieu;
La terre consacrait sa beauté sans égale,
Appelant *Lucifer* l'étoile matinale,
Diamant radieux, que sur son front vermeil,
Parmi ses cheveux d'or a posé le soleil.
115 Mais on dit qu'à présent il est sans diadème,
Qu'il gémit, qu'il est seul, que personne ne l'aime,
Que la noirceur d'un crime appesantit ses yeux,
Qu'il ne sait plus parler le langage des Cieus;
La mort est dans les mots que prononce sa bouche;
120 Il brûle ce qu'il voit, il flétrit ce qu'il touche;
Il ne peut plus sentir le mal ni les bienfaits;
Il est même sans joie aux malheurs qu'il a faits.
Le Ciel qu'il habita se trouble à sa mémoire,
Nul ange n'oserait vous conter son histoire,
125 Nul ange n'oserait dire une fois son nom. "
Et l'on crut qu'Éloa le maudirait; mais non,
L'effroi n'altéra point son paisible visage,
Et ce fut pour le Ciel un alarmant présage.
Son premier mouvement ne fut pas de frémir,
130 Mais plutôt d'approcher comme pour secourir;
La tristesse apparut sur sa lèvre glacée
Aussitôt qu'un malheur s'offrit à sa pensée;
Elle apprit à rêver, et son front innocent
De ce trouble inconnu rougit en s'abaissant;

135 Une larme brillait auprès de sa paupière.
Heureux ceux dont le coeur verse ainsi la première!

Un ange eut ces ennuis qui troublent tant nos jours,
Et poursuivent les grands dans la pompe des cours;
Mais, au sein des banquets, parmi la multitude,
140 Un homme qui gémit trouve la solitude;
Le bruit des nations, le bruit que font les rois,
Rien n'éteint dans son coeur une plus forte voix.
Harpes du Paradis, vous étiez sans prodiges!
Chars vivants dont les yeux ont d'éclatants prestiges!
145 Armures du Seigneur, pavillons du saint lieu,
Étoiles des bergers tombant des doigts de Dieu,
Saphirs des encensoirs, or du céleste dôme,
Délices du nebel, senteurs du cinnamome,
Vos bruits harmonieux, vos splendeurs, vos parfums
150 Pour un ange attristé devenaient importuns;
Les cantiques sacrés troublaient sa rêverie,
Car rien n'y répondait à son âme attendrie
Et soit lorsque Dieu même, appelant les esprits,
Dévoilait sa grandeur à leurs regards surpris,
155 Et montrait dans les cieux, foyer de la naissance,
Les profondeurs sans nom de sa triple puissance,
Soit quand les chérubins représentaient entre eux
Ou les actes du Christ ou ceux des bienheureux,
Et répétaient au Ciel chaque nouveau mystère
160 Qui, dans les mêmes temps, se passait sur la terre,
La crèche offerte aux yeux des mages étrangers,
La famille au désert, le salut des bergers,
Éloa, s'écartant de ce divin spectacle,
Loin de leur foule et loin du brillant tabernacle,
165 Cherchait quelque nuage où dans l'obscurité
Elle pourrait du moins rêver en liberté.

Les anges ont des nuits comme la nuit humaine.
Il est dans le Ciel même une pure fontaine;
Une eau brillante y court sur un sable vermeil;
170 Quand un ange la puise, il dort, mais d'un sommeil
Tel que le plus aimé des amants de la terre
N'en voudrait pas quitter le charme solitaire,
Pas même pour revoir dormant auprès de lui
La beauté dont la tête a son bras pour appui.
175 Mais en vain Éloa s'abreuvait dans son onde,
Sa douleur inquiète en était plus profonde;
Et toujours dans la nuit un rêve lui montrait
Un ange malheureux qui de loin l'implorait.
Les vierges quelquefois, pour connaître sa peine,

180 Formant une prière inentendue et vaine,
L'entouraient, et, prenant ces soins qui font souffrir,
Demandaient quels trésors il lui fallait offrir,
Et de quel prix serait son éternelle vie,
Si le bonheur du Ciel flattait peu son envie;
185 Et pourquoi son regard ne cherchait pas enfin
Les regards d'un archange ou ceux d'un séraphin.
Éloa répondait une seule parole :
" Aucun d'eux n'a besoin de celle qui console.
On dit qu'il en est un... " Mais détournant leurs pas,
190 Les vierges s'enfuyaient et ne le nommaient pas.

Cependant, seule, un jour, leur timide compagne,
Regarde autour de soi la céleste campagne,
Étend l'aile et sourit, s'envole, et dans les airs
Cherche sa terre amie ou des astres déserts.

195 Ainsi dans les forêts de la Louisiane,
Bercé sous les bambous et la longue liane,
Ayant rompu l'oeuf d'or par le soleil mûri,
Sort de son lit de fleurs l'éclatant Colibri;
Une verte émeraude a couronné sa tête,
200 Des ailes sur son dos la pourpre est déjà prête,
La cuirasse d'azur garnit son jeune coeur,
Pour les luttes de l'air l'oiseau part en vainqueur...
Il promène en des lieux voisins de la lumière
Ses plumes de corail qui craignent la poussière;
205 Sous son abri sauvage étonnant le ramier,
Le hardi voyageur visite le palmier.
La plaine des parfums est d'abord délaissée;
Il passe, ambitieux, de l'érable à l'alcée,
Et de tous ses festins croit trouver les apprêts
210 Sur le front du palmiste ou les bras du cyprès;
Mais les bois sont trop grands pour ses ailes naissantes.
Et les fleurs du berceau de ces lieux sont absentes;
Sur la verte savane il descend les chercher;
Les serpents-oiseleurs qu'elles pourraient cacher
215 L'effarouchent bien moins que les forêts arides.
Il poursuit près des eaux le jasmin des Florides,
La nonpareille au fond de ses chastes prisons,
Et la fraise embaumée au milieu des gazons.

C'est ainsi qu'Éloa, forte dès sa naissance,
220 De son aile argentée essayant la puissance,
Passant la blanche voie où des feux immortels
Brûlent aux pieds de Dieu comme un amas d'autels,
Tantôt se balançant sur deux jeunes planètes,

Tantôt posant ses pieds sur le front des comètes,
225 Afin de découvrir les êtres nés ailleurs,
Arriva seule au fond des Cieux inférieurs.

L'Éther a ses degrés, d'une grandeur immense,
Jusqu'à l'ombre éternelle où le chaos commence.
Sitôt qu'un ange a fui l'azur illimité,
230 Coupole de saphirs qu'emplit la Trinité,
Il trouve un air moins pur; là passent des nuages,
La tourment des vapeurs, serpentent des orages,
Comme une garde agile, et dont la profondeur
De l'air que Dieu respire éteint pour nous l'ardeur.
235 Mais, après nos soleils et sous les atmosphères
Où, dans leur cercle étroit, se balancent nos sphères,
L'espace est désert, triste, obscur, et sillonné
Par un noir tourbillon lentement entraîné.
Un jour douteux et pâle éclaire en vain la nue,
240 Sous elle est le chaos et la nuit inconnue;
Et, lorsqu'un vent de feu brise son sein profond,
On devine le vide impalpable et sans fond.
Jamais les purs esprits, enfants de la lumière,
De ces trois régions n'atteignent la dernière;
245 Et jamais ne s'égare aucun beau séraphin
Sur ces degrés confus dont l'Enfer est la fin.
Même les chérubins, si forts et si fidèles,
 Craignent que l'air impur ne manque sous leurs ailes,
Et qu'ils ne soient forcés, dans ce vol dangereux,
250 De tomber jusqu'au fond du chaos ténébreux.
Que deviendrait alors l'exilé sans défense?
Du rire des démons l'inextinguible offense,
Leurs mots, leurs jeux railleurs, lent et cruel affront,
Feraient baisser ses yeux, feraient rougir son front.
255 Péril plus grand peut-être il lui faudrait entendre
Quelque chant d'abandon voluptueux et tendre,
Quelque regret du Ciel, un récit douloureux
Dit par la douce voix d'un ange malheureux.
Et même, en lui prêtant une oreille attendrie,
260 Il pourrait oublier la céleste patrie,
Se plaire sous la nuit et dans une amitié
Qu'auraient nouée entre eux les chants et la pitié.
Et comment remonter à la voûte azurée,
Offrant à la lumière éclatante et dorée
265 Des cheveux dont les flots sont épars et ternis,
Des ailes sans couleurs, des bras, un col brunis,
Un front plus pâle, empreint de traces inconnues
Parmi les fronts sereins des habitants des nues,
Des yeux dont la rougeur montre qu'ils ont pleuré,

270 Et des pieds noirs encor d'un feu pestiféré?
Voilà pourquoi, toujours prudents et toujours sages,
Les anges de ces lieux redoutent les passages.

C'était là cependant, sur la sombre vapeur,
Que la vierge Éloa se reposait sans peur;
275 Elle ne se troubla qu'en voyant sa puissance,
Et les bienfaits nouveaux causés par sa présence.
Quelques mondes punis semblaient se consoler;
Les globes s'arrêtaient pour l'entendre voler.
S'il arrivait aussi qu'en ces routes nouvelles
280 Elle touchât l'un d'eux des plumes de ses ailes,
Alors tous les chagrins s'y taisaient un moment,
Les rivaux s'embrassaient avec étonnement;
Tous les poignards tombaient oubliés par la haine;
Le captif souriant marchait seul et sans chaîne;
285 Le criminel rentrait au temple de la loi;
Le proscrit s'asseyait au palais de son roi;
L'inquiète insomnie abandonnait sa proie;
Les pleurs cessaient partout, hors les pleurs de la joie;
Et, surpris d'un bonheur rare chez les mortels,
290 Les amants séparés s'unissaient aux autels.

CHANT DEUXIÈME

SÉDUCTION

Souvent parmi les monts qui dominant la terre
S'ouvre un puits naturel, profond et solitaire;
L'eau qui tombe du ciel s'y garde, obscur miroir
Où, dans le jour, on voit les étoiles du soir.
5 Là, quand la villageoise a, sous la corde agile,
De l'urne, au fond des eaux, plongé la frêle argile,
Elle y demeure oisive, et contemple longtemps
Ce magique tableau des astres éclatants,
Qui semble orner son front, dans l'onde souterraine,
10 D'un bandeau qu'enviraient les cheveux d'une reine.
Telle, au fond du chaos qu'observaient ses beaux yeux,
La vierge, en se penchant, croyait voir d'autres Cieux.
Ses regards, éblouis par les soleils sans nombre,
N'apercevaient d'abord qu'un abîme et que l'ombre.
15 Mais elle y vit bientôt des feux errants et bleus
Tels que des froids marais les éclairs onduleux;
Ils fuyaient, revenaient, puis échappaient encore;
Chaque étoile semblait poursuivre un météore;
Et l'ange, en souriant au spectacle étranger,
20 Suivait des yeux leur vol circulaire et léger.

Bientôt il lui sembla qu'une pure harmonie
Sortait de chaque flamme à l'autre flamme unie:
Tel est le choc plaintif et le son vague et clair
Des cristaux suspendus au passage de l'air,
25 Pour que, dans son palais, la jeune Italienne
S'endorme en écoutant la harpe éolienne.
Ce bruit lointain devint un chant surnaturel
Qui parut s'approcher de la fille du Ciel;
Et ces feux réunis furent comme l'aurore
30 D'un jour inespéré qui semblait près d'éclorre.
A sa lueur de rose un nuage embaumé
Montait en longs détours dans un air enflammé,
Puis lentement forma sa couche d'ambroisie,
Pareille à ces divans où dort la molle Asie.
35 Là, comme un ange assis, jeune, triste et charmant,
Une forme céleste apparut vaguement.

Quelquefois un enfant de la Clyde écumeuse,
En bondissant parcourt sa montagne brumeuse,
Et chasse un daim léger que son cor étonna,
40 Des glaciers de l'Arven aux brouillards du Crona,
Franchit les rocs mousseux, dans les gouffres s'élance,
Pour passer le torrent aux arbres se balance,
Tombe avec un pied sûr, et s'ouvre des chemins
Jusqu'à la neige encor vierge de pas humains;
45 Mais bientôt, s'égarant au milieu des nuages,
Il cherche les sentiers voilés par les orages;
Là, sous un arc-en-ciel qui couronne les eaux,
S'il a vu, dans la nue et ses vagues réseaux,
Passer le plaid léger d'une Écossaise errante,
50 Et s'il entend sa voix dans les échos mourante,
Il s'arrête enchanté, car il croit que ses yeux
Viennent d'apercevoir la soeur de ses aïeux,
Qui va faire frémir, ombre encore amoureuse,
Sous ses doigts transparents la harpe vaporeuse;
55 Il cherche alors comment Ossian la nomma,
Et, debout sur sa roche, appelle Évir-Coma.

Non moins belle apparut, mais non moins incertaine,
De l'ange ténébreux la forme encor lointaine,
Et des enchantements non moins délicieux
60 De la vierge céleste occupèrent les yeux.
Comme un cygne endormi qui seul, loin de la rive,
Livre son aile blanche à l'onde fugitive,
Le jeune homme inconnu mollement s'appuyait
Sur ce lit de vapeurs qui sous ses bras fuyait.
65 Sa robe était de pourpre, et, flamboyante ou pâle,

Enchantait les regards des teintes de l'opale.
Ses cheveux étaient noirs, mais pressés d'un bandeau;
C'était une couronne ou peut-être un fardeau :
L'or en était vivant comme ces feux mystiques
70 Qui, tournoyants, brûlaient sur les trépièds antiques.
Son aile était ployée, et sa faible couleur
De la brume des soirs imitait la pâleur.
Des diamants nombreux rayonnent avec grâce
Sur ses pieds délicats qu'un cercle d'or embrasse;
75 Mollement entourés d'anneaux mystérieux,
Ses bras et tous ses doigts éblouissent les yeux.
Il agite sa main d'un sceptre d'or armée,
Comme un roi qui d'un mont voit passer son armée,
Et, craignant que ses vœux ne s'accomplissent pas,
80 D'un geste impatient accuse tous ses pas :
Son front est inquiet; mais son regard s'abaisse,
Soit que, sachant des yeux la force enchanteresse,
Il veuille ne montrer d'abord que par degrés
Leurs rayons caressants encor mal assurés,
85 Soit qu'il redoute aussi l'involontaire flamme
Qui dans un seul regard révèle l'âme à l'âme.
Tel que dans la forêt le doux vent du matin
Commence ses soupirs par un bruit incertain
Qui réveille la terre et fait palpiter l'onde;
90 Élevant lentement sa voix douce et profonde,
Et prenant un accent triste comme un adieu,
Voici les mots qu'il dit à la fille de Dieu :

" D'où viens-tu, bel Archange? où vas-tu? quelle voie
Suit ton aile d'argent qui dans l'air se déploie?
95 Vas-tu, te reposant au centre d'un Soleil,
Guider l'ardent foyer de son cercle vermeil;
Ou, troublant les amants d'une crainte idéale,
Leur montrer dans la nuit l'Aurore boréale;
Partager la rosée aux calices des fleurs,
100 Ou courber sur les monts l'écharpe aux sept couleurs?
Tes soins ne sont-ils pas de surveiller les âmes
Et de parler, le soir, au cœur des jeunes femmes;
De venir comme un rêve en leurs bras te poser,
Et de leur apporter un fils dans un baiser ?
105 Tels sont tes doux emplois, si du moins j'en veux croire
Ta beauté merveilleuse et tes rayons de gloire.
Mais plutôt n'es-tu pas un ennemi naissant
Qu'instruit à me haïr mon rival trop puissant?
Ah! peut-être est-ce toi qui, m'offensant moi-même,
110 Conduiras mes Païens sous les eaux du baptême;
Car toujours l'ennemi m'oppose triomphant

Le regard d'une vierge ou la voix d'un enfant.
Je suis un exilé que tu cherchais peut-être :
Mais, s'il est vrai, prends garde au Dieu jaloux ton maître;
115 C'est pour avoir aimé, c'est pour avoir sauvé,
Que je suis malheureux, que je suis réprouvé.
Chaste beauté! viens-tu me combattre ou m'absoudre?
Tu descends de ce Ciel qui m'envoya la foudre,
Mais si douce à mes yeux, que je ne sais pourquoi
120 Tu viens aussi d'en haut, bel Ange, contre moi. "

Ainsi l'esprit parlait. A sa voix caressante,
Prestige préparé contre une âme innocente,
A ces douces lueurs, au magique appareil
De cet ange si doux, à ses frères pareil,
125 L'habitante des Cieux, de son aile voilée,
Montait en reculant sur sa route étoilée,
Comme on voit la baigneuse au milieu des roseaux
Fuir un jeune nageur qu'elle a vu sous les eaux.
Mais en vain ses deux pieds s'éloignaient du nuage,
130 Autant que la colombe en deux jours de voyage
Peut s'éloigner d'Alep et de la blanche tour
D'où la sultane envoie une lettre d'amour :
Sous l'éclair d'un regard sa force fut brisée;
Et, dès qu'il vit ployer son aile maîtrisée,
135 L'ennemi séducteur continua tout bas :
" Je suis celui qu'on aime et qu'on ne connaît pas.
Sur l'homme j'ai fondé mon empire de flamme,
Dans les désirs du coeur, dans les rêves de l'âme,
Dans les liens des corps, attraités mystérieux,
140 Dans les trésors du sang, dans les regards des yeux.
C'est moi qui fais parler l'épouse dans ses songes;
La jeune fille heureuse apprend d'heureux mensonges;
Je leur donne des nuits qui consolent des jours,
Je suis le Roi secret des secrètes amours.
145 J'unis les coeurs, je romps les chaînes rigoureuses,
Comme le papillon sur ses ailes poudreuses
Porte aux gazons émus des peuplades de fleurs,
Et leur fait des amours sans périls et sans pleurs.
J'ai pris au Créateur sa faible créature;
150 Nous avons, malgré lui, partagé la Nature :
Je le laisse, orgueilleux des bruits du jour vermeil,
Cacher des astres d'or sous l'éclat d'un Soleil;
Moi, j'ai l'ombre muette, et je donne à la terre
La volupté des soirs et les biens du mystère.

155 " Es-tu venue, avec quelques Anges des cieux,
Admirer de mes nuits le cours délicieux?

As-tu vu leurs trésors? Sais-tu quelles merveilles
Des Anges ténébreux accompagnent les veilles?

" Sitôt que, balancé sous le pâle horizon,
160 Le soleil rougissant a quitté le gazon,
Innombrables Esprits, nous volons dans les ombres
En secouant dans l'air nos chevelures sombres :
L'odorante rosée alors jusqu'au matin
Pleut sur les orangers, les lilas et le thym.
165 La Nature, attentive aux lois de mon empire,
M'accueille avec amour, m'écoute et me respire;
Je redeviens son âme, et pour mes doux projets
Du fond des éléments j'évoque mes sujets.
Convive accoutumé de ma nocturne fête,
170 Chacun d'eux en chantant à s'y rendre s'apprête.
Vers le ciel étoilé, dans l'orgueil de son vol,
S'élance, le premier, l'élégant rossignol;
Sa voix sonore, à l'onde, à la terre, à la nue,
De mon heure chérie annonce la venue;
175 Il vante mon approche aux pâles alisiers,
Il la redit encore aux humides rosiers;
Héraut harmonieux, partout il me proclame;
Tous les oiseaux de l'ombre ouvrent leurs yeux de flamme.
Le vermisseau reluit; son front de diamant
180 Répète auprès des fleurs les feux du firmament,
Et lutte de clartés avec le météore
Qui rôde sur les eaux comme une pâle aurore.
L'étoile des marais, que détache ma main,
Tombe et trace dans l'air un lumineux chemin.

185 " Dédaignant le remords et sa triste chimère,
Si la vierge a quitté la couche de sa mère,
Ces flambeaux naturels s'allument sous ses pas,
Et leur feu clair la guide et ne la trahit pas.
Si sa lèvre s'altère et vient près du rivage
190 Chercher comme une coupe un profond coquillage,
L'eau soupire et bouillonne, et devant ses pieds nus
Jette aux bords sablonneux la conque de Vénus.
Des esprits lui font voir de merveilleuses choses,
Sous des bosquets remplis de la senteur des roses;
195 Elle aperçoit sur l'herbe, où leur main la conduit,
Ces fleurs dont la beauté ne s'ouvre que la nuit,
Pour qui l'aube du jour aussi sera cruelle,
Et dont le sein modeste a des amours comme elle.
Le silence la suit; tout dort profondément;
200 L'ombre écoute un mystère avec recueillement.
Les vents, des prés voisins, apportent l'ambrosie

Sur la couche des bois que l'amant a choisie.
Bientôt deux jeunes voix murmurent des propos
Qui des bocages sourds animent le repos.
205 Au fond de l'orme épais dont l'abri les accueille,
L'oiseau réveillé chante et bruit sous la feuille.
L'hymne de volupté fait tressaillir les airs,
Les arbres ont leurs chants, les buissons leurs concerts,
Et, sur les bords d'une eau qui gémit et s'écoule,
210 La colombe de nuit languissamment roucoule.

" La voilà sous tes yeux l'oeuvre du Malfacteur;
Ce méchant qu'on accuse est un Consolateur
Qui pleure sur l'esclave et le dérobe au maître,
Le sauve par l'amour des chagrins de son être,
215 Et, dans le mal commun lui-même enseveli,
Lui donne un peu de charme et quelquefois l'oubli. "
Trois fois, durant ces mots, de l'Archange naissante
La rougeur colora la joue adolescente,
Et, luttant par trois fois contre un regard impur,
220 Une paupière d'or voila ses yeux d'azur.

CHANT TROISIÈME

CHUTE

D'où venez-vous, Pudeur, noble crainte, ô Mystère,
Qu'au temps de son enfance a vu naître la terre,
Fleurs de ses premiers jours qui germez parmi nous,
Rose du Paradis! Pudeur, d'où venez-vous?
5 Vous pouvez seule encor remplacer l'innocence,
Mais l'arbre défendu vous a donné naissance;
Au charme des vertus votre charme est égal,
Mais vous êtes aussi le premier pas du mal;
D'un chaste vêtement votre sein se décore :
10 Ève avant le serpent n'en avait pas encore;
Et, si le voile pur orne votre maintien,
C'est un voile toujours, et le crime a le sien;
Tout vous trouble, un regard blesse votre paupière,
Mais l'enfant ne craint rien, et cherche la lumière.
15 Sous ce pouvoir nouveau, la Vierge fléchissait,
Elle tombait déjà, car elle rougissait;
Déjà presque soumise au joug de l'Esprit sombre,
Elle descend, remonte, et redescend dans l'ombre.
Telle on voit la perdrix voltiger et planer
20 Sur des épis brisés qu'elle voudrait glaner,
Car tout son nid l'attend; si son vol se hasarde,
Son regard ne peut fuir celui qui la regarde...

Et c'est le chien d'arrêt qui, sombre surveillant,
La suit, la suit toujours d'un oeil fixe et brillant.

25 Ô des instants d'amour ineffable délire!
Le coeur répond au coeur comme l'air à la lyre.
Ainsi qu'un jeune amant, interprète adoré,
Explique le désir par lui-même inspiré,
Et contre la pudeur aidant sa bien-aimée,
30 Entraînant dans ses bras sa faiblesse charmée,
Tout enivré d'espoir, plus qu'à demi vainqueur,
Prononce les serments qu'elle fait dans son coeur,
Le prince des Esprits, d'une voix oppressée,
De la Vierge timide expliquait la pensée.
35 Éloa, sans parler, disait : " Je suis à toi; "
Et l'Ange ténébreux dit tout bas : " Sois à moi!
" Sois à moi, sois ma soeur, je t'appartiens moi-même;
Je t'ai bien méritée, et dès longtemps je t'aime,
Car je t'ai vue un jour. Parmi les fils de l'air
40 Je me mêlais, voilé comme un soleil d'hiver.
Je revis une fois l'ineffable contrée,
Des peuples lumineux la patrie azurée,
Et n'eus pas un regret d'avoir quitté ces lieux
Où la crainte toujours siège parmi les Dieux.
45 Toi seule m'apparus comme une jeune étoile
Qui de la vaste nuit perce à l'écart le voile;
Toi seule me parus ce qu'on cherche toujours,
Ce que l'homme poursuit dans l'ombre de ses jours,
Le dieu qui du bonheur connaît seul le mystère,
50 Et la Reine qu'attend mon trône solitaire.
Enfin, par ta présence, habile à me charmer,
Il me fut révélé que je pouvais aimer.

" Soit que tes yeux, voilés d'une ombre de tristesse,
Aient entendu les miens qui les cherchaient sans cesse,
55 Soit que ton origine, aussi douce que toi,
T'ait fait une patrie un peu plus près de moi,
Je ne sais, mais depuis l'heure qui te vit naître,
Dans tout être créé j'ai cru te reconnaître;
J'ai trois fois en pleurant passé dans l'Univers;
60 Je te cherchais partout : dans un souffle des airs,
Dans un rayon tombé du disque de la lune,
Dans l'étoile qui fuit le ciel qui l'importune,
Dans l'arc-en-ciel, passage aux Anges familier,
Ou sur le lit moelleux des neiges du glacier;
65 Des parfums de ton vol je respirais la trace;
En vain j'interrogeai les globes de l'espace,
Du char des astres purs j'obscurcis les essieux,

Je volai leurs rayons pour attirer tes yeux,
J'osai même, enhardi par mon nouveau délire,
70 Toucher les fibres d'or de la céleste lyre.
Mais tu n'entendis rien, mais tu ne me vis pas.
Je revins à la terre, et je glissai mes pas
Sous les abris de l'homme où tu reçus naissance.
Je croyais t'y trouver protégeant l'innocence,
75 Au berceau balancé d'un enfant endormi,
Rafraîchissant sa lèvre avec un souffle ami;
Ou bien comme un rideau développant ton aile,
Et gardant contre moi, timide sentinelle,
Le sommeil de la vierge aux côtés de sa soeur,
80 Qui, rêvant, sur son sein la presse avec douceur.
Mais seul je retournai sous ma belle demeure,
J'y pleurai comme ici, j'y gémis, jusqu'à l'heure
Où le son de ton vol m'émut, me fit trembler,
Comme un prêtre qui sent que son Dieu va parler. "

85 Il disait; et bientôt comme une jeune reine,
Qui rougit de plaisir au nom de souveraine,
Et fait à ses sujets un geste gracieux,
Ou donne à leurs transports un regard de ses yeux,
Éloa, soulevant le voile de sa tête,
90 Avec un doux sourire à lui parler s'apprête,
Descend plus près de lui, se penche, et mollement
Contemple avec orgueil son immortel amant.
Son beau sein, comme un flot qui sur la rive expire,
Pour la première fois se soulève et soupire;
95 Son bras, comme un lis blanc sur le lac suspendu,
S'approche sans effroi lentement étendu;
Sa bouche parfumée en s'ouvrant semble éclore,
Comme la jeune rose aux faveurs de l'aurore,
Quand, le matin lui verse une fraîche liqueur,
100 Et qu'un rayon du jour entre jusqu'à son coeur.
Elle parle, et sa voix dans un beau son rassemble
Ce que les plus doux bruits auraient de grâce ensemble;
Et la lyre accordée aux flûtes dans les bois,
Et l'oiseau qui se plaint pour la première fois,
105 Et la mer quand ses flots apportent sur la grève
Les chants du soir aux pieds du voyageur qui rêve,
Et le vent qui se joue aux cloches des hameaux,
Ou fait gémir les joncs de la fuite des eau :

" Puisque vous êtes beau, vous êtes bon, sans doute;
110 Car, sitôt que des Cieux une âme prend la route,
Comme un saint vêtement nous voyons sa bonté
Lui donner en entrant l'éternelle beauté.

Mais pourquoi vos discours m'inspirent-ils la crainte?
Pourquoi sur votre front tant de douleur empreinte?
115 Comment avez-vous pu descendre du Saint Lieu?
Et comment m'aimez-vous, si vous n'aimez pas Dieu? "

Le trouble des regards, grâce de la décence,
Accompagnait ces mots, forts comme l'innocence;
Ils tombaient de sa bouche, aussi doux, aussi purs,
120 Que la neige en hiver sur les coteaux obscurs;
Et comme, tout nourris de l'essence première,
Les anges ont au coeur des sources de lumière,
Tandis qu'elle parlait, ses ailes à l'entour,
Et son sein et son bras répandirent le jour :
125 Ainsi le diamant luit au milieu des ombres.
L'archange s'en effraye, et sous ses cheveux sombres
Cherche un épais refuge à ses yeux éblouis;
Il pense qu'à la fin des temps évanouis,
Il lui faudra de même envisager son maître,
130 Et qu'un regard de Dieu le brisera peut-être;
Il se rappelle aussi tout ce qu'il a souffert
Après avoir tenté Jésus dans le désert.
Il tremble; sur son coeur où l'enfer recommence,
Comme un sombre manteau jette son aile immense,
135 Et veut fuir. La terreur réveillait tous ses maux.

Sur la neige des monts, couronne des hameaux,
L'Espagnol a blessé l'aigle des Asturies,
Dont le vol menaçait ses blanches bergeries;
Hérissé, l'oiseau part et fait pleuvoir le sang,
140 Monte aussi vite au ciel que l'éclair en descend,
Regarde son Soleil, d'un bec ouvert l'aspire,
Croit reprendre la vie au flamboyant empire;
Dans un fluide d'or il nage puissamment,
Et parmi les rayons se balance un moment;
145 Mais l'homme l'a frappé d'une atteinte trop sûre;
Il sent le plomb chasseur fondre dans sa blessure;
Son aile se dépouille, et son royal manteau
Vole comme un duvet qu'arrache le couteau.
Dépossédé des airs, son poids le précipite;
150 Dans la neige du mont il s'enfonce et palpite,
Et la glace terrestre a d'un pesant sommeil
Fermé cet oeil puissant respecté du Soleil.

Tel, retrouvant ses maux au fond de sa mémoire,
L'Ange maudit pencha sa chevelure noire,
155 Et se dit, pénétré d'un chagrin infernal :
" Triste amour du péché! sombres désirs du mal!

De l'orgueil, du savoir gigantesques pensées!
Comment ai-je connu vos ardeurs insensées?
Maudit soit le moment où j'ai mesuré Dieu!
160 Simplicité du coeur, à qui j'ai dit adieu!
Je tremble devant toi, mais pourtant je t'adore;
Je suis moins criminel puisque je t'aime encore;
Mais dans mon sein flétri tu ne reviendras pas!
Loin de ce que j'étais, quoi! j'ai fait tant de pas!
165 Et de moi-même à moi si grande est la distance,
Que je ne comprends plus ce que dit l'innocence;
Je souffre, et mon esprit, par le mal abattu,
Ne peut plus remonter jusqu'à tant de vertu.

" Qu'êtes-vous devenus, jours de paix, jours célestes?
170 Quand j'allais, le premier de ces Anges modestes,
Prier à deux genoux devant l'antique loi,
Et ne pensais jamais au delà de la foi?
L'éternité pour moi s'ouvrait comme une fête;
Et, des fleurs dans mes mains, des rayons sur ma tête,
175 Je souriais, j'étais... J'aurais peut-être aimé! "

Le Tentateur lui-même était presque charmé;
Il avait oublié son art et sa victime,
Et son coeur un moment se reposa du crime.
Il répétait tout bas, et le front dans ses mains :
180 " Si je vous connaissais, ô larmes des humains! "

Ah! si dans ce moment la Vierge eût pu l'entendre,
Si la céleste main qu'elle eût osé lui tendre
L'eût saisi repentant, docile à remonter...
Qui sait? le mal peut-être eût cessé d'exister.
185 Mais, sitôt qu'elle vit sur sa tête pensive
De l'Enfer décelé la douleur convulsive,
Étonnée et tremblante, elle éleva ses yeux;
Plus forte, elle parut se souvenir des Cieux,
Et souleva deux fois ses ailes argentées,
190 Entr'ouvrant pour gémir ses lèvres enchantées,
Ainsi qu'un jeune enfant, s'attachant aux roseaux,
Tente de faibles cris étouffés sous les eaux.
Il la vit prête à fuir vers les Cieux de lumière.
Comme un tigre éveillé bondit dans la poussière,
195 Aussitôt en lui-même, et plus fort désormais,
Retrouvant cet esprit qui ne fléchit jamais,
Ce noir esprit du mal qu'irrite l'innocence,
Il rougit d'avoir pu douter de sa puissance,
Il rétablit la paix sur son front radieux,
200 Rallume tout à coup l'audace de ses yeux,

Et longtemps en silence il regarde et contemple
La victime du Ciel qu'il destine à son temple;
Comme pour lui montrer qu'elle résiste en vain,
Et s'endurcir lui-même à ce regard divin.
205 Sans amours, sans remords, au fond d'un coeur de glace,
Des coups qu'il va porter il médite la place,
Et, pareil au guerrier qui, tranquille à dessein,
Dans les défauts du fer cherche à frapper le sein,
Il compose ses traits sur les désirs de l'ange;
210 Son air, sa voix, son geste et son maintien, tout change
Sans venir de son coeur, des pleurs fallacieux
Paraissent tout à coup sur le bord de ses yeux.
La vierge dans le Ciel n'avait pas vu de larmes,
Et s'arrête; un soupir augmente ses alarmes.
215 Il pleure amèrement comme un homme exilé,
Comme une veuve auprès de son fils immolé;
Ses cheveux dénoués sont épars; rien n'arrête
Les sanglots de son sein qui soulèvent sa tête.
Éloa vient et pleure; ils se parlent ainsi :

220 " Que vous ai-je donc fait? Qu'avez-vous? Me voici.
-- Tu cherches à me fuir, et pour toujours peut-être.
Combien tu me punis de m'être fait connaître!
-- J'aimerais mieux rester; mais le Seigneur m'attend.
Je veux parler pour vous, souvent il nous entend.
225 -- Il ne peut rien sur moi, jamais mon sort ne change,
Et toi seule es le Dieu qui peut sauver un Ange.
-- Que puis-je faire? Hélas! dites, faut-il rester?
-- Oui, descends jusqu'à moi, car je ne puis monter.
-- Mais quel don voulez-vous? -- Le plus beau, c'est nous-mêmes.
230 Viens! -- M'exiler du Ciel? -- Qu'importe, si tu m'aimes?
Touche ma main. Bientôt dans un mépris égal
Se confondront pour nous et le bien et le mal.
Tu n'as jamais compris ce qu'on trouve de charmes
A présenter son sein pour y cacher des larmes.
235 Viens, il est un bonheur que moi seul t'apprendrai;
Tu m'ouvriras ton âme, et je l'y répandrai.
Comme l'aube et la lune au couchant reposée
Confondent leurs rayons, ou comme la rosée
Dans une perle seule unit deux de ses pleurs
240 Pour s'empreindre du baume exhalé par les fleurs,
Comme un double flambeau réunit ses deux flammes,
Non moins étroitement nous unirons nos âmes.
-- Je t'aime et je descends. Mais que diront les Cieux? "

En ce moment passa dans l'air, loin de leurs yeux,
245 Un des célestes choeurs, où, parmi les louanges,

On entendit ces mots que répétaient des Anges :
" Gloire dans l'Univers, dans les Temps, à celui
Qui s'immole à jamais pour le salut d'autrui. "
Les Cieux semblaient parler. C'en était trop pour elle.

250 Deux fois encor levant sa paupière infidèle,
Promenant des regards encore irrésolus,
Elle chercha ses Cieux qu'elle ne voyait plus.

Des Anges au Chaos allaient puiser des mondes.
Passant avec terreur dans ses plaines profondes,
255 Tandis qu'ils remplissaient les messages de Dieu,
Ils ont tous vu tomber un nuage de feu.
Des plaintes de douleur, des réponses cruelles,
Se mêlaient dans la flamme au battement des ailes.

" Où me conduisez-vous, bel Ange? -- Viens toujours.
260 -- Que votre voix est triste, et quel sombre discours!
N'est-ce pas Éloa qui soulève ta chaîne?
J'ai cru t'avoir sauvé. -- Non, c'est moi qui t'entraîne.
-- Si nous sommes unis, peu m'importe en quel lieu!
Nomme-moi donc encore ou ta soeur ou ton Dieu!
265 -- J'enlève mon esclave et je tiens ma victime.
-- Tu paraissais si bon! Oh! qu'ai-je fait? -- Un crime.
-- Seras-tu plus heureux? du moins es-tu content?
-- Plus triste que jamais. -- Qui donc es-tu? -- Satan. "

Écrit en 1823, dans les Vosges.

LE DÉLUGE MYSTÈRE.

" Serait-il dit que vous fassiez mourir le juste avec le méchant ? "
Genèse.

I

La Terre était riante et dans sa fleur première;
Le jour avait encor cette même lumière
Qui du Ciel embelli couronna les hauteurs
Quand Dieu la fit tomber de ses doigts créateurs.
5 Rien n'avait dans sa forme altéré la nature,
Et des monts réguliers l'immense architecture

S'élevait jusqu'aux Cieux par ses degrés égaux,
Sans que rien de leur chaîne eût brisé les anneaux.
La forêt, plus féconde, ombrageait, sous ses dômes,
10 Des plaines et des fleurs les gracieux royaumes,
Et des fleuves aux mers le cours était réglé
Dans un ordre parfait qui n'était pas troublé.
Jamais un voyageur n'aurait, sous le feuillage,
Rencontré, loin des flots, l'émail du coquillage,
15 Et la perle habitait son palais de cristal :
Chaque trésor restait dans l'élément natal,
Sans enfreindre jamais la céleste défense;
Et la beauté du monde attestait son enfance;
Tout suivait sa loi douce et son premier penchant,
20 Tout était pur encor. Mais l'homme était méchant.

Les peuples déjà vieux, les races déjà mûres,
Avaient vu jusqu'au fond des sciences obscures;
Les mortels savaient tout, et tout les affligeait;
Le prince était sans joie ainsi que le sujet,
25 Trente religions avaient eu leurs prophètes,
Leurs martyrs, leurs combats, leurs gloires, leurs défaites,
Leur temps d'indifférence et leur siècle d'oubli;
Chaque peuple, à son tour dans l'ombre enseveli,
Chantait languissamment ses grandeurs effacées.
30 La mort régnait déjà dans les âmes glacées;
Même plus haut que l'homme atteignaient ses malheurs.
D'autres êtres cherchaient ses plaisirs et ses pleurs.
Souvent, fruit inconnu d'un orgueilleux mélange,
Au sein d'une mortelle on vit le fils d'un ange.
[" Les enfants de Dieu, voyant que les filles des
hommes étaient belles, prirent pour femmes celles qui
leur avaient plu. " (*Gen.*, chap. VI, V. 2.)]
35 Le crime universel s'élevait jusqu'aux cieux.
Dieu s'attrista lui-même et détourna les yeux.

Et cependant, un jour, au sommet solitaire
Du mont sacré d'Arar, le plus haut de la Terre,
Apparut une vierge et près d'elle un pasteur :
40 Tous deux nés dans les champs, loin d'un peuple imposteur,
Leur langage était doux, leurs mains étaient unies
Comme au jour fortuné des unions bénies;
Ils semblaient, en passant sur ces monts inconnus,
Retourner vers le Ciel dont ils étaient venus;
45 Et, sans l'air de douleur, signe que Dieu nous laisse,
Rien n'eût de leur nature indiqué la faiblesse,
Tant les traits primitifs et leur simple beauté
Avaient sur leur visage empreint de majesté.

Quand du mont orageux ils touchèrent la cime,
50 La campagne à leurs pieds s'ouvrit comme un abîme.
C'était l'heure où la nuit laisse le Ciel au jour :
Les constellations pâlissaient tour à tour;
Et, jetant à la Terre un regard triste encore,
Couraient vers l'Orient se perdre dans l'aurore,
55 Comme si pour toujours elles quittaient les yeux
Qui lisaient leur destin sur elles dans les Cieux.
Le Soleil, dévoilant sa figure agrandie,
S'éleva sur les bois comme un vaste incendie;
Et la Terre aussitôt, s'agitant longuement,
60 Salua son retour par un gémissement.
Réunis sur les monts, d'immobiles nuages
Semblaient y préparer l'arsenal des orages;
Et sur leurs fronts noircis qui partageaient les Cieux
Luisait incessamment l'éclair silencieux.
65 Tous les oiseaux, poussés par quelque instinct funeste,
S'unissaient dans leur vol en un cercle céleste;
Comme des exilés qui se plaignent entre eux,
Ils poussaient dans les airs de longs cris douloureux.

La Terre cependant montrait ses lignes sombres
70 Au jour pâle et sanglant qui faisait fuir les ombres;
Mais, si l'homme y passait, on ne pouvait le voir :
Chaque cité semblait comme un point vague et noir,
Tant le mont s'élevait à des hauteurs immenses
Et des fleuves lointains les faibles apparences
75 Ressemblaient au dessin par le vent effacé
Que le doigt d'un enfant sur le sable a tracé.

Ce fut là que deux voix, dans le désert perdues,
Dans les hauteurs de l'air avec peine entendues,
Osèrent un moment prononcer tour à tour
80 Ce dernier entretien d'innocence et d'amour :

-- " Comme la Terre est belle en sa rondeur immense!
La vois-tu qui s'étend jusqu'où le Ciel commence?
La vois-tu s'embellir de toutes ses couleurs?
Respire un jour encor le parfum de ses fleurs,
85 Que le vent matinal apporte à nos montagnes.
On dirait aujourd'hui que les vastes campagnes
Élèvent leur encens, étalent leur beauté,
Pour toucher, s'il se peut, le Seigneur irrité.
Mais les vapeurs du ciel, comme de noirs fantômes,
90 Amènent tous ces bruits, ces lugubres symptômes
Qui devaient, sans manquer au moment attendu,

Annoncer l'agonie à l'univers perdu.
Viens, tandis que l'horreur partout nous environne,
Et qu'une vaste nuit lentement nous couronne,
95 Viens, ô ma bien-aimée! et, fermant tes beaux yeux,
Qu'épouvante l'aspect du désordre des cieus,
Sur mon sein, sous mes bras repose encor ta tête,
Comme l'oiseau qui dort au sein de la tempête;
Je te dirai l'instant où le ciel sourira,
100 Et durant le péril ma voix te parlera. "

La vierge sur son coeur pencha sa tête blonde;
Un bruit régnait au loin, pareil au bruit de l'onde,
Mais tout était paisible et tout dormait dans l'air;
Rien ne semblait vivant, rien, excepté l'éclair.
105 Le pasteur poursuivit d'une voix solennelle :
" Adieu, monde sans borne, ô terre maternelle!
Formes de l'horizon, ombrages des forêts,
Antres de la montagne, embaumés et secrets;
Gazons verts, belles fleurs de l'Oasis chérie,
110 Arbres, rochers connus, aspects de la patrie!
Adieu! tout va finir, tout doit être effacé,
Le temps qu'a reçu l'homme est aujourd'hui passé;
Demain rien ne sera. Ce n'est point par l'épée,
Postérité d'Adam, que tu seras frappée,
115 Ni par les maux du corps ou les chagrins du coeur;
Non, c'est un élément qui sera ton vainqueur.
La Terre va mourir sous des eaux éternelles,
Et l'Ange en la cherchant fatiguera ses ailes.
Toujours succédera, dans l'Univers sans bruits,
120 Au silence des jours le silence des nuits.
L'inutile Soleil, si le matin l'amène,
N'entendra plus la voix et la parole humaine;
Et quand sur un flot mort sa flamme aura relui,
Le stérile rayon remontera vers lui.
125 Oh! pourquoi de mes yeux a-t-on levé les voiles?
Comment ai-je connu le secret des étoiles?
Science du désert, annales des pasteurs!
Cette nuit, parcourant vos divines hauteurs
Dont l'Égypte et Dieu seul connaissent le mystère,
130 Je cherchais dans le Ciel l'avenir de la terre;
Ma houlette savante, orgueil de nos bergers,
Traçait l'ordre éternel sur les sables légers,
Comparant, pour fixer l'heure où l'étoile passe,
Les cailloux de la plaine aux lueurs de l'espace.

135 " Mais un ange a paru dans la nuit sans sommeil;
Il avait de son front quitté l'éclat vermeil,

Il pleurait, et disait dans sa douleur amère :
" Que n'ai-je pu mourir lorsque mourut ta mère!
" J'ai failli, je l'aimais. Dieu punit cet amour,
140 " Elle fut enlevée en te laissant au jour.
" Le nom d'Emmanuel que la terre te donne,
" C'est mon nom. J'ai prié pour que Dieu te pardonne;
" Va seul au mont Arar, prends ses rocs pour autels,
" Prie, et seul, sans songer au destin des mortels,
145 " Tiens toujours tes regards plus hauts que sur la Terre;
" La mort de l'Innocence est pour l'homme un mystère;
" Ne t'en étonne pas, n'y porte pas tes yeux;
" La pitié du mortel n'est point celle des Cieux.
" Dieu ne fait point de pacte avec la race humaine;
150 " Qui créa sans amour fera périr sans haine.
" Sois seul, si Dieu m'entend, je viens. " Il m'a quitté;
Avec combien de pleurs, hélas! l'ai-je écouté!
J'ai monté sur l'Arar, mais avec une femme. "
Sara lui dit : " Ton âme est semblable à mon âme,
155 Car un mortel m'a dit : " Venez sur Gelboé,
" Je me nomme Japhet, et mon père est Noé.
" Devenez mon épouse, et vous serez sa fille;
" Tout va périr demain, si ce n'est ma famille. "
Et moi je l'ai quitté sans avoir répondu,
160 De peur qu'Emmanuel n'eût longtemps attendu. "
Puis tous deux embrassés, ils se dirent ensemble :
" Ah! louons l'Éternel, il punit, mais rassemble! "
Le tonnerre grondait; et tous deux à genoux
S'écrièrent alors : " Ô Seigneur, jugez-nous! "

II

LE DÉLUGE.

165 Tous les vents mugissaient, les montagnes tremblèrent,
Des fleuves arrêtés les vagues reculèrent,
Et du sombre horizon dépassant la hauteur,
Des vengeances de Dieu l'immense exécuter,
L'Océan apparut. Bouillonnant et superbe,
170 Entraînant les forêts comme le sable et l'herbe,
De la plaine inondée envahissant le fond,
Il se couche en vainqueur dans le désert profond,
Apportant avec lui comme de grands trophées
Les débris inconnus des villes étouffées,
175 Et là bientôt plus calme en son accroissement,
Semble, dans ses travaux, s'arrêter un moment,
Et se plaire à mêler, à briser sur son onde
Les membres arrachés au cadavre du Monde.

Ce fut alors qu'on vit des hôtes inconnus
180 Sur les bords étrangers tout à coup survenus;
Le cèdre jusqu'au Nord vint écraser le saule;
Les ours noyés, flottants sur les glaçons du pôle,
Heurtèrent l'éléphant près du Nil endormi,
Et le monstre, que l'eau soulevait à demi,
185 S'étonna d'écraser, dans sa lutte contre elle,
Une vague où nageaient le tigre et la gazelle.
En vain des larges flots repoussant les premiers,
Sa trompe tournoyante arracha les palmiers;
Il fut roulé comme eux dans les plaines torrides,
190 Regrettant ses roseaux et ses sables arides,
Et de ses hauts bambous le lit flexible et vert,
Et jusqu'au vent de flamme exilé du désert.

Dans l'effroi général de toute créature,
La plus féroce même oubliait sa nature;
195 Les animaux n'osaient ni ramper ni courir;
Chacun d'eux résigné se coucha pour mourir,
En vain fuyant aux cieux l'eau sur ses rocs venue
L'aigle tomba des airs, repoussé par la nue.
Le péril confondit tous les êtres tremblants.
200 L'homme seul se livrait à des projets sanglants.
Quelques rares vaisseaux qui se faisaient la guerre,
Se disputaient longtemps les restes de la terre;
Mais, pendant leurs combats, les flots non ralentis
Effaçaient à leurs yeux ces restes engloutis.
205 Alors un ennemi plus terrible que l'onde
Vint achever partout la défaite du monde;
La faim de tous les coeurs chassa les passions;
Les malheureux, vivants après leurs nations,
N'avaient qu'une pensée, effroyable torture,
210 L'approche de la mort, la mort sans sépulture.
On vit sur un esquif, de mers en mers jeté,
L'oeil affamé du fort sur le faible arrêté;
Des femmes, à grands cris, insultant la nature,
Y réclamaient du sort leur humaine pâture;
215 L'athée, épouvanté de voir Dieu triomphant,
Puisait un jour de vie aux veines d'un enfant;
Des derniers réprouvés telle fut l'agonie.
L'amour survivait seul à la bonté bannie;
Ceux qu'unissaient entre eux des serments mutuels,
220 Et que persécutait la haine des mortels,
S'offraient ensemble à l'onde avec un front tranquille,
Et contre leurs douleurs trouvaient un même asile.

Mais sur le mont Arar, encor loin du trépas,
Pour sauver ses enfants l'ange ne venait pas;
225 En vain le cherchaient-ils : les vents et les orages
N'apportaient sur leurs fronts que de sombres nuages.

Cependant sous les flots montés également
Tout avait par degrés disparu lentement :
Les cités n'étaient plus, rien ne vivait, et l'onde
230 Ne donnait qu'un aspect à la face du monde.
Seulement quelquefois sur l'élément profond
Un palais englouti montrait l'or de son front;
Quelques dômes, pareils à de magiques îles,
Restaient pour attester la splendeur de leurs villes.
235 Là parurent encore un moment deux mortels :
L'un, la honte d'un trône, et l'autre, des autels;
L'un se tenant au bras de sa propre statue,
L'autre au temple élevé d'une idole abattue.
Tous deux jusqu'à la mort s'accusèrent en vain
240 De l'avoir attirée avec le flot divin.
Plus loin, et contemplant la solitude humide,
Mourait un autre roi, seul sur sa pyramide.
Dans l'immense tombeau, s'était d'abord sauvé
Tout son peuple ouvrier qui l'avait élevé;
245 Mais la mer implacable, en fouillant dans les tombes,
Avait tout arraché du fond des catacombes;
Les mourants et les dieux, les spectres immortels,
Et la race embaumée, et le sphinx des autels;
Et ce roi fut jeté sur les sombres momies
250 Qui dans leurs lits flottants se heurtaient endormies.
Expirant, il gémit de voir à son côté
Passer ses demi-dieux sans immortalité,
Dérobés à la mort, mais reconquis par elle
Sous les palais profonds de leur tombe éternelle;
255 Il eut le temps encor de penser une fois
Que nul ne saurait plus le nom de tant de rois,
Qu'un seul jour désormais comprendrait leur histoire,
Car la postérité mourait avec leur gloire.

L'arche de Dieu passa comme un palais errant.
260 Le voyant assiégé par les flots du courant,
Le dernier des enfants de la famille élue
Lui tendit en secret sa main irrésolue,
Mais d'un dernier effort : " Va-t'en, lui cria-t-il :
De ton lâche salut je refuse l'exil;
265 Va, sur quelques rochers qu'aura dédaignés l'onde,
Construire tes cités sur le tombeau du monde;
Mon peuple mort est là, sous la mer je suis roi.

Moins coupables que ceux qui descendront de toi,
Pour étonner tes fils sous ces plaines humides,
270 Mes géants [" Or, il y avait des géants sur la terre.
Car, depuis que les fils de Dieu eurent épousé les filles
des hommes, il en sortit des enfants fameux et puissants dans le siècle.
" (*Genèse*, ch. VI, V. 4)] glorieux laissent les pyramides;
Et sur le haut des monts leurs vastes ossements,
De ces rivaux du Ciel terribles monuments,
Trouvés dans les débris de la terre inondée,
Viendront humilier ta race dégradée. "
275 Il disait, s'essayant par le geste et la voix,
A l'air impérieux des hommes qui sont rois,
Quand, roulé sur la pierre et touché par la foudre,
Sur sa tombe immobile il fut réduit en poudre.

Mais sur le mont Arar l'ange ne venait pas;
280 L'eau faisait sur les rocs de gigantesques pas,
Et ses flots rugissants vers le mont solitaire
Apportaient avec eux tous les bruits du tonnerre.

Enfin le fléau lent qui frappait les humains
Couvrit le dernier point des oeuvres de leurs mains;
285 Les montagnes, bientôt par l'onde escaladées,
Cachèrent dans son sein leurs têtes inondées.
Le volcan s'éteignit, et le feu périssant
Voulut en vain y rendre un combat impuissant,
A l'élément vainqueur il céda le cratère,
290 Et sortit en fumant des veines de la Terre.

III

LA MORT DES JUSTES.

Rien ne se voyait plus, pas même des débris;
L'univers écrasé ne jetait plus ses cris.
Quand la mer eut des monts chassé tous les nuages,
On vit se disperser l'épaisseur des orages;
295 Et les rayons du jour, dévoilant leur trésor,
Lançaient jusqu'à la mer des jets d'opale et d'or;
La vague était paisible, et molle et cadencée,
En berceaux de cristal mollement balancée ;
Les vents, sans résistance, étaient silencieux;
300 La foudre, sans échos, expirait dans les cieux;
Les cieux devenaient purs, et, réfléchis dans l'onde,
Teignaient d'un azur clair l'immensité profonde.

Tout s'était englouti sous les flots triomphants;

Déplorable spectacle! excepté deux enfants.
305 Sur le sommet d'Arar tous deux étaient encore,
Mais par l'onde et les vents battus depuis l'aurore.
Sous les lambeaux mouillés des tuniques de lin,
La vierge était tombée aux bras de l'orphelin;
Et lui, gardant toujours sa tête évanouie,
310 Mêlait ses pleurs sur elle aux gouttes de la pluie.
Cependant, lorsqu'enfin le soleil renaissant
Fit tomber un rayon sur son front innocent,
Par la beauté du jour un moment abusée,
Comme un lis abattu, secouant la rosée,
315 Elle entr'ouvrit les yeux et dit : " Emmanuel!
Avons-nous obtenu la clémence du Ciel?
J'aperçois dans l'azur la colombe qui passe;
Elle porte un rameau; Dieu nous a-t-il fait grâce?
-- La colombe est passée et ne vient pas à nous.
320 -- Emmanuel, la mer a touché mes genoux.
-- Dieu nous attend ailleurs à l'abri des tempêtes.
-- Vois-tu l'eau sur nos pieds? -- Vois le ciel sur nos têtes.
-- Ton père ne vient pas; nous serons donc punis?
-- Sans doute après la mort nous serons réunis.
325 -- Venez, Ange du Ciel, et prêtez-lui vos ailes!
-- Recevez-la, mon père, aux voûtes éternelles! "

Ce fut le dernier cri du dernier des humains.
Longtemps, sur l'eau croissante élevant ses deux mains.
Il soutenait Sara par les flots poursuivie;
330 Mais, quand il eut perdu sa force avec la vie,
Par le ciel et la mer le monde fut rempli,
Et l'arc-en-ciel brilla, tout étant accompli.

Écrit à Oloron, dans les Pyrénées, en 1823.

LIVRE ANTIQUE

ANTIQUITÉ BIBLIQUE

LA FILLE DE JEPHTÉ
POÈME.

" Et de là vient la coutume qui s'est toujours observée depuis en Israël,

" Que toutes les filles d'Israël s'assemblent une fois l'année, pour pleurer la
fille de Jephthé de Galaad
pendant quatre jours. "
Juges, ch. IX, V. 40.

Voilà ce qu'ont chanté les filles d'Israël,
Et leurs pleurs ont coulé sur l'herbe du Carmel :

-- Jephthé de Galaad a ravagé trois villes;
Abel! la flamme a lui sur tes vignes fertiles!
5 Aroër sous la cendre éteignit ses chansons,
Et Mennith s'est assise en pleurant ses moissons!

Tous les guerriers d'Ammon sont détruits, et leur terre
Du Seigneur notre Dieu reste la tributaire.
Israël est vainqueur, et par ses cris perçants
10 Reconnaît du Très-Haut les secours tout-puissants.

À l'hymne universel que le désert répète
Se mêle en longs éclats le son de la trompette,
Et l'armée, en marchant vers les tours de Maspha,
Leur raconte de loin que Jephthé triompha.

15 Le peuple tout entier tressaille de la fête.
-- Mais le sombre vainqueur marche en baissant la tête;
Sourd à ce bruit de gloire, et seul, silencieux,
Tout à coup il s'arrête, il a fermé ses yeux.

Il a fermé ses yeux, car, au loin, de la ville,
20 Les vierges, en chantant, d'un pas lent et tranquille,
Venaient; il entrevoit le chœur religieux;
C'est pourquoi, plein de crainte, il a fermé ses yeux.

Il entend le concert qui s'approche et l'honore :
La harpe harmonieuse et le tambour sonore,
25 Et la lyre aux dix voix, et le kinnor, léger,
Et les sons argentins du nebel étranger,

Puis, de plus près, les chants, leurs paroles pieuses,
Et les pas mesurés en des danses joyeuses,
Et, par des bruits flatteurs, les mains frappant les mains,
30 Et de rameaux fleuris parfumant les chemins.

Ses genoux ont tremblé sous le poids de ses armes;
Sa paupière s'entr'ouvre à ses premières larmes :
C'est que, parmi les voix, le père a reconnu
La voix la plus aimée à ce chant ingénu :

35 -- " Ô vierges d'Israël! ma couronne s'apprête
La première à parer les cheveux de sa tête;
C'est mon père, et jamais un autre enfant que moi
N'augmenta la famille heureuse sous sa loi. "

Et ses bras à Jephté donnés avec tendresse,
40 Suspendant à son col leur pieuse caresse :
" Mon père, embrassez-moi! D'où naissent vos retards?
Je ne vois que vos pleurs et non pas vos regards.

Je n'ai point oublié l'encens du sacrifice :
J'offrais pour vous hier la naissante génisse.
45 Qui peut vous affliger? Le Seigneur n'a-t-il pas
Renversé les cités au seul bruit de vos pas? "

-- " C'est vous, hélas! c'est vous, ma fille bien-aimée? "
Dit le père en rouvrant sa paupière enflammée;
" Faut-il que ce soit vous! ô douleur des douleurs!
50 Que vos embrassements feront couler de pleurs!

Seigneur, vous êtes bien le Dieu de la vengeance;
En échange du crime il vous faut l'innocence.
C'est la vapeur du sang qui plaît au Dieu jaloux!
Je lui dois une hostie, ô ma fille! et c'est vous!

55 -- " Moi! " dit-elle. Et ses yeux se remplirent de larmes.
Elle était jeune et belle, et la vie a des charmes.
Puis elle répondit : " Oh! si votre serment
Dispose de mes jours, permettez seulement "

" Qu'emmenant avec moi les vierges mes compagnes,
60 J'aïlle, deux mois entiers, sur le haut des montagnes,
Pour la dernière fois, errante en liberté,
Pleurer sur ma jeunesse et ma virginité! "

" Car je n'aurai jamais, de mes mains orgueilleuses,
Purifié mon fils sous les eaux merveilleuses;
65 Vous n'aurez pas béni sa venue, et mes pleurs
Et mes chants n'auront pas endormi ses douleurs;

" Et, le jour de ma mort, nulle vierge jalouse
Ne viendra demander de qui je fus l'épouse,
Quel guerrier prend pour moi le cilice et le deuil :
70 Et seul vous pleurerez autour de mon cercueil. "

Après ces mots, l'armée assise tout entière

Pleurait, et sur son front répandait la poussière.
Jephté sous un manteau tenait ses pleurs voilés;
Mais, parmi les sanglots, on entendit : " Allez "

75 Elle inclina la tête et partit. Ses compagnes,
Comme nous la pleurons, pleuraient sur les montagnes,
Puis elle vint s'offrir au couteau paternel.
-- Voilà ce qu'ont chanté les filles d'Israël.

Écrit en 1824.

LA FEMME ADULTÈRE POÈME.

" L'adultère attend le soir, et se
dit : " Aucun oeil ne me
" verra; " et il se cache le
visage, car la lumière est pour
lui comme la mort. "
Job, ch. XXIV, V. 15-17.

I

" Mon lit est parfumé d'aloès et de myrrhe;
L'odorant cinnamome et le nard de Palmyre
Ont chez moi de l'Égypte embaumé les tapis.
J'ai placé sur mon front et l'or et le lapis;
5 Venez, mon bien-aimé, m'enivrer de délices
Jusqu'à l'heure où le jour appelle aux sacrifices.
Aujourd'hui que l'époux n'est plus dans la cité,
Au nocturne bonheur soyez donc invité;
Il est allé bien loin. " -- C'était ainsi dans l'ombre,
10 Sur les toits aplanis et sous l'oranger sombre,
Qu'une femme parlait, et son bras abaissé
Montrait la porte étroite à l'amant empressé.
Il a franchi le seuil où le cèdre s'entr'ouvre,
Et qu'un verrou secret rapidement recouvre;
15 Puis ces mots ont frappé le cyprès des lambris :
" Voilà ces yeux si purs dont mes yeux sont épris!
Votre front est semblable au lis de la vallée;
De vos lèvres toujours la rose est exhalée.
Que votre voix est douce et douces vos amours!
20 Oh! quittez ces colliers et ces brillants atours!

-- Non; ma main veut tarir cette humide rosée
Que l'air sur vos cheveux a longtemps déposée :
C'est pour moi que ce front s'est glacé sous la nuit!
-- Mais ce coeur est brûlant, et l'amour l'a conduit.
25 Me voici devant vous, ô belle entre les belles!
Qu'importent les dangers? que sont les nuits cruelles
Quand du palmier d'amour le fruit va se cueillir,
Quand sous mes doigts tremblants je le sens tressaillir?
-- Oui... Mais d'où vient ce cri, puis ces pas sur la pierre?
30 -- C'est un des fils d'Aaron qui sonne la prière.
Eh quoi! vous palissez! Que le feu du baiser
Consumme nos amours qu'il peut seul apaiser,
Qu'il vienne remplacer cette crainte farouche,
Et fermer au refus la pourpre de ta bouche!..."
35 On n'entendit plus rien, et les feux abrégés
Dans les lampes d'airain moururent négligés.

II

Quand le soleil levant embrasa la campagne
Et les verts oliviers de la sainte montagne,
A cette heure paisible où les chameaux poudreux
40 Apportent du désert leur tribut aux Hébreux;
Tandis que, de sa tente ouvrant la blanche toile,
Le pasteur qui de l'aube a vu pâlir l'étoile
Appelle sa famille au lever solennel,
Et salue en ses chants le jour et l'Éternel;
45 Le séducteur, content du succès de son crime,
Fuit l'ennui des plaisirs et sa jeune victime.
Seule, elle reste assise, et son front sans couleur
Du remords qui s'approche a déjà la pâleur :
Elle veut retenir cette nuit, sa complice,
50 Et la première aurore est son premier supplice :
Elle vit tout ensemble et la faute et le lieu,
S'étonna d'elle-même et douta de son Dieu.
Elle joignit les mains, immobile et muette,
Ses yeux toujours fixés sur la porte secrète;
55 Et semblable à la mort, seulement quelques pleurs
Montraient encor sa vie en montrant ses douleurs.
Telle Sodome a vu cette femme imprudente
Frappée au jour où Dieu versa la pluie ardente,
Et, brûlant d'un seul feu deux peuples détestés,
60 Éteignit leurs palais dans des flots empestés :
Elle voulut, bravant la céleste défense,
Voir une fois encor les lieux de son enfance,
Ou, peut-être, écoutant un coeur ambitieux,
Surprendre d'un regard le grand secret des cieux;

65 Mais son pied tout à coup, à la fuite inhabile,
Se fixe; elle pâlit sous un sel immobile,
Et le juste vieillard, en marchant vers Ségor,
N'entendit plus ses pas qu'il écoutait encor.

Tel est le front glacé de la Juive infidèle.
70 Mais quel est cet enfant qui paraît auprès d'elle?
Il voit des pleurs, il pleure, et, d'un geste incertain,
Demande, comme hier, le baiser du matin.
Sur ses pieds chancelants il s'avance, et, timide,
De sa mère ose enfin presser la joue humide.
75 Qu'un baiser serait doux! elle veut l'essayer;
Mais l'époux, dans le fils, la revient effrayer;
Devant ce lit, ces murs et ces voûtes sacrées,
Du secret conjugal encore pénétrées,
Où vient de retentir un amour criminel,
80 Hélas! elle rougit de l'amour maternel,
Et tremble de poser, dans cette chambre austère,
Sur une bouche pure une lèvre adultère.
Elle voulut parler, mais les sons de sa voix,
Sourds et demi-formés, moururent à la fois,
85 Et sa parole éteinte et vaine fut suivie
D'un soupir qui sembla le dernier de sa vie.
Elle repousse alors son enfant étonné,
Tant la honte a rempli son coeur désordonné!
Elle entr'ouvre le seuil, mais là tombe abattue,
90 Telle que de sa base une blanche statue.

III

Ce jour-là, des remparts, on voyait revenir
Un voyageur parti pour la ville de Tyr.
Sa suite et ses chevaux montraient son opulence;
Guidés nonchalamment par le fer d'une lance,
95 Fléchissaient sous leur poids, et l'onagre rayé,
Et l'indolent chameau, par son guide effrayé;
Et douze serviteurs, suivant l'étroite voie,
Courbaient leurs fronts brûlés sous la pourpre et la soie;
Et le maître disait : " Maintenant, Séphora
100 Cherche dans l'horizon si l'époux reviendra;
Elle pleure, elle dit : " Il est bien loin encore!
" Des feux du jour pourtant le désert se colore!
" Et du côté de Tyr je ne l'aperçois pas. "
Mais elle va courir au-devant de mes pas;
105 Et je dirai : " Tenez, livrez-vous à la joie!
" Ces présents sont pour vous, et la pourpre et la soie,
" Et les moelleux tapis, et l'ambre précieux,

" Et l'acier des miroirs que souhaitaient vos yeux. "
Voilà ce qu'il disait, et de Sion la sainte
110 Traversait à grands pas la tortueuse enceinte.

IV

Tout Juda cependant, aux fêtes introduit,
Vers le temple, en courant, se pressait à grand bruit :
Les vieillards, les enfants, les femmes affligées,
Dans les longs repentirs et les larmes plongées,
115 Et celles que frappait un mal secret et lent,
Et l'aveugle aux longs cris, et le boiteux tremblant,
Et le lépreux impur, le dégoût de la terre,
Tous, de leurs maux guéris racontant le mystère,
Aux pieds de leur Sauveur l'adoraient prosternés.
120 Lui, né dans les douleurs, roi des infortunés,
D'une féconde main prodiguait les miracles,
Et de sa voix sortait une source d'oracles :
De la vie avec l'homme il partageait l'ennui,
Venait trouver le pauvre et s'égalait à lui.
125 Quelques hommes, formés à sa divine école,
Nés simples et grossiers, mais forts de sa parole,
Le suivaient lentement, et son front sérieux
Portait les feux divins en bandeaux glorieux.
Par ses cheveux épars une femme entraînée,
130 Qu'entoure avec clameur la foule déchaînée,
Paraît : ses yeux brûlants au ciel sont dirigés,
Ses yeux, car de longs fers ses bras nus sont chargés.
Devant le Fils de l'Homme on l'amène en tumulte.
Puis, provoquant l'erreur et méditant l'insulte,
135 Les scribes assemblés s'avancent, et l'un d'eux :
" Maître, dit-il, jugez de ce péché hideux;
Cette femme adultère est coupable et surprise :
Que doit faire Israël de la loi de Moïse? "
Et l'épouse infidèle attendait, et ses yeux
140 Semblaient chercher encor quelque autre dans ces lieux;
Et la pierre à la main, la foule sanguinaire
S'appelait, la montrait : " C'est la femme adultère!
Lapidez-la : déjà le séducteur est mort! "
Et la femme pleura. -- Mais le juge d'abord :
145 " Qu'un homme d'entre vous, dit-il, jette une pierre
S'il se croit sans péché, qu'il jette la première! "
Il dit, et, s'écartant des mobiles Hébreux,
Apaisés par ces mots et déjà moins nombreux,
Son doigt mystérieux, sur l'arène légère,
150 Écrivait une langue aux hommes étrangère,
En caractères saints dans le Ciel retracés...

Quand il se releva, tous s'étaient dispersés.

Écrit en 1819.

LE BAIN.
FRAGMENT D'UN POÈME DE SUZANNE

.....
.....
.....
.....
C'était près d'une source à l'onde pure et sombre,
Le large sycomore y répandait son ombre.
Là, Suzanne, cachée aux cieux déjà brûlants,
Suspend sa rêverie et ses pas indolents,
5 Sur une jeune enfant que son amour protège
S'appuie, et sa voix douce appelle le cortège
Des filles de Juda, de Gad et de Ruben
Qui doivent la servir et la descendre au bain;
Et toutes à l'envi, rivales attentives,
10 Détachent sa parure entre leurs mains actives.
L'une ôte la tiare où brille le saphir
Dans l'éclat arrondi de l'or poli d'Ophir;
Aux cheveux parfumés dérobe leurs longs voiles,
Et la gaze brodée en tremblantes étoiles;
15 La perle, sur son front enlacée en bandeau,
Ou pendante à l'oreille en mobile fardeau;
Les colliers de rubis, et, par des bandelettes,
L'ambre au cou suspendu dans l'or des cassolettes.
L'autre fait succéder les tapis préparés
20 Aux cothurnes étroits dont ses pieds sont parés;
Et, puisant l'eau du bain, d'avance elle en arrose
Leurs doigts encore empreints de santal et de rose,
Puis, tandis que Suzanne enlève lentement
Les anneaux de ses mains, son plus cher ornement,
25 Libres des noeuds dorés dont sa poitrine est ceinte,
Dégagés des lacets, le manteau d'hyacinthe,
Et le lin pur et blanc comme la fleur du lis,
Jusqu'à ses chastes pieds laissent couler leurs plis.
Qu'elle fut belle alors! Une rougeur errante
30 Anima de son front la blancheur transparente;
Car, sous l'arbre où du jour vient s'éteindre l'ardeur,
Un oeil accoutumé blesse encore sa pudeur;

Mais, soutenue enfin par une esclave noire,
Dans un cristal liquide on croirait que l'ivoire
35 Se plonge, quand son corps, sous l'eau même éclairé,
Du ruisseau pur et frais touche le fond doré.

ANTIQUITÉ HOMÉRIQUE

LE SOMNAMBULE.
POÈME.

A M. SOUMET
Auteur de *Clytemnestre* et de *Saül*.

" Ora di plhgaz tasde, cardiaz siqin.
Eddousa gar jqhn ommasin lamprunitai,
'En hmerade moir' aprdscopoz brotw. "
Aisculoz

" O?a d? p????? t?sde, ?a?d?a? s?????
Eddo?sa ??? f??? ?μmas?? ?app????ta?,
'E? ?μ??ad? μo??' ?p?ds?opo? β??t?. "
(s??????).

" Voyez, en esprit, ces blessures :
l'esprit, quand on dort, a des
yeux, et, quand on veille, il est
aveugle. "
ESCHYLE.

" Déjà, mon jeune époux? Quoi! l'aube paraît-elle?
Non; la lumière, au fond de l'albâtre, étincelle
Blanche et pure, et suspend son jour mystérieux;
La nuit règne profonde et noire dans les cieux.
5 Vois, la Clepsydre encor n'a pas versé trois heures;
Dors près de ta Néra, sous nos chastes demeures,
Viens, dors près de mon sein. " Mais lui, furtif et lent,
Descend du lit d'ivoire et d'or étincelant.
Il va, d'un pied prudent, chercher la lampe errante,
10 Dont il garde les feux dans sa main transparente,
Son corps blanc est sans voile, il marche pas à pas,
L'oeil ouvert, immobile, en murmurant tout bas :

" Je la vois, la parjure!... Interrompez vos fêtes,
Aux mânes un autel... des cyprès sur vos têtes...
15 Ouvrez, ouvrez la tombe... Allons... qui descendra? "
Cependant à genoux et tremblante, Néra,
Ses blonds cheveux épars, se traîne. " Arrête, écoute,
Arrête, ami! les dieux te poursuivent, sans doute;
Au nom de la pitié, tourne tes yeux sur moi;
20 Vois, c'est moi, ton épouse en larmes devant toi;
Mais tu fuis; par tes cris ma voix est étouffée!
Phoebé, pardonnez-lui; pardonne-lui, Morphée. "

" J'irai... je frapperai... le glaive est dans ma main;
Tous les deux... Pollion... c'est un jeune Romain...
25 Il ne résiste pas. Dieux ! qu'il est faible encor!
D'un blond duvet, son front à peine se décore,
L'amour a couronné ce luxe éblouissant...
Écartez ce manteau, je ne vois pas le sang. "
Mais elle : " Ô mon amant! compagnon de ma vie!
30 Des foyers maternels si ton char m'a ravie
Tremblante mais complice, et si nos vœux sacrés
Ont fait luire à l'Hymen des feux prématurés,
Par cette sainte amour nouvellement jurée,
Par l'antique Vesta, par l'immortelle Rhée
35 Dont j'embrasse l'autel, jamais nulle autre ardeur
De mes pieux serments n'altéra la candeur;
Non, jamais Pénélope, à l'aiguille pudique,
Plus chaste n'a vécu sous la foi domestique.
Pollion, quel est-il? -- Je tiens tes longs cheveux...
40 Je dédaigne tes pleurs et tes tardifs aveux,
Corinne, tu mourras... -- Ce n'est pas moi! Ma mère,
Il ne m'a point aimée! Oh! ta sainte colère
A comme un Dieu vengeur poursuivi nos amours!
Que n'ai-je cru ma mère, et ses prudents discours?
45 Je ne détourne plus ta sacrilège épée;
Tiens, frappe, j'ai vécu, puisque tu m'as trompée...
Ah! Cruel!... mon sang coule!... Ah! reçois mes adieux,
Puisses-tu ne jamais t'éveiller! -- Justes dieux! "

Écrit en 1819

LA DRYADE
IDYLLE DANS LE GOUT DE THÉOCRITE

Prwton men euch prosdeuw qewn
Thn prwtomaten Gaian...
Sidw di Numjaz...
Aisculoz

???to? μ?? e??? p?osde?? ????
T?? p??to?ate? Ga?a?...
S?d? d? ??μfa?...
(s?????)

" Honorons d'abord la Terre, qui, la
première entre les dieux, rendit
ici les oracles...
" J'adore aussi les nymphes. "
ESCHYLE.

Vois-tu ce vieux tronc d'arbre aux immenses racines?
Jadis il s'anima de paroles divines;
Mais par les noirs hivers le chêne fut vaincu.
Et la dryade aussi, comme l'arbre, a vécu.
5 (Car, tu le sais, berger, ces déesses fragiles,
Envieuses des jeux et des danses agiles,
Sous l'écorce d'un bois où les fixa le sort,
Reçoivent avec lui la naissance et la mort.)
Celle dont la présence enflamma ces bocages
10 Répondait aux pasteurs du sein de verts feuillages,
Et, par des bruits secrets, mélodieux et sourds,
Donnait le prix du chant ou jugeait les amours.
Bathylle aux blonds cheveux, Ménalque aux noires tresses,
Un jour lui racontaient leurs rivales tendresses.
15 L'un parait son front blanc de myrte et de lotus;
L'autre, ses cheveux bruns de pampres revêtus,
Offrait à la dryade une coupe d'argile;
Et les roseaux chantants enchaînés par Bathylle,
Ainsi que le dieu Pan l'enseignait aux mortels,
20 S'agitaient, suspendus aux verdoyants autels.
J'entendis leur prière, et de leur simple histoire
Les Muses et le temps m'ont laissé la mémoire.

MÉNALQUE.

Ô déesse propice! écoute, écoute-moi!
Les faunes, les sylvains dansent autour de toi,
25 Quand Bacchus a reçu leur brillant sacrifice;
Ombrage mes amours, ô déesse propice!

BATHYLLE.

Dryade du vieux chêne, écoute mes aveux!
Les vierges, le matin, dénouant leurs cheveux,
Quand du brûlant amour la saison est prochaine,
30 T'adorent; je t'adore, ô dryade du chêne!

MÉNALQUE.

Que Liber protecteur, père des longs festins,
Entoure de ses dons tes champêtres destins,
Et qu'en écharpe d'or la vigne tortueuse
Serpente autour de toi, fraîche et voluptueuse!

BATHYLLE.

35 Que Vénus te protège et t'épargne ses maux,
Qu'elle anime, au printemps, tes superbes rameaux;
Et, si de quelque amour, pour nous mystérieuse,
Le charme te liait à quelque jeune yeuse,
Que ses bras délicats et ses feuillages verts
40 A tes bras amoureux se mêlent dans les airs!

MÉNALQUE.

Ida! j'adore Ida, la légère bacchante :
Ses cheveux noirs, mêlés de grappes et d'acanthé,
Sur le tigre, attaché par une griffe d'or,
Roulent abandonnés; sa bouche rit encor
45 En chantant Évoé; sa démarche chancelle;
Les pieds nus, ses genoux que la robe décèle,
S'élancent, et son oeil, de feux étincelant,
Brille comme Phébus sous le signe brûlant.

BATHYLLE.

C'est toi que je préfère, ô toi, vierge nouvelle,
50 Que l'heure du matin à nos désirs révèle!
Quand la lune au front pur, reine des nuits d'été,
Verse au gazon bleuâtre un regard argenté,
Elle est moins belle encor que ta paupière blonde,
Qu'un rayon chaste et doux sous son long voile inonde.

MÉNALQUE.

55 Si le fier léopard, que les jeunes sylvains
Attachent rugissant au char du dieu des vins,

Voit amener au loin l'inquiète tigresse
Que les faunes, troublés par la joyeuse ivresse,
N'ont pas su dérober à ses regards brûlants,
60 Il s'arrête, il s'agite, et de ses cris roulants
Les bois sont ébranlés; de sa gueule béante,
L'écume coule à flots sur une langue ardente;
Furieux, il bondit, il brise ses liens,
Et le collier d'ivoire et les jougs phrygiens :
65 Il part, et, dans les champs qu'écrasent ses caresses,
Prodigue à ses amours de fougueuses tendresses.
Ainsi, quand tu descends des cimes de nos bois,
Ida! lorsque j'entends ta voix, ta jeune voix,
Annoncer par des chants la fête bacchanale,
70 Je laisse les troupeaux, la bêche matinale,
Et la vigne et la gerbe où mes jours sont liés :
Je pars, je cours, je tombe et je brûle à tes pieds.

BATHYLLE.

Quand la vive hirondelle est enfin réveillée,
Elle sort de l'étang, encore toute mouillée,
75 Et, se montrant au jour avec un cri joyeux,
Au charme d'un beau ciel, craintive, ouvre les yeux;
Puis, sur le pâle saule, avec lenteur voltige,
Interroge avec soin le bouton et la tige;
Et, sûre du printemps, alors, et de l'amour,
80 Par des cris triomphants célèbre leur retour.
Elle chante sa joie aux rochers, aux campagnes,
Et, du fond des roseaux excitant ses compagnes :
" Venez! dit-elle; allons, paraissez, il est temps!
Car voici la chaleur, et voici le printemps. "
85 Ainsi, quand je te vois, ô modeste bergère!
Fouler de tes pieds nus la riante fougère,
J'appelle autour de moi les pâtres nonchalants,
A quitter le gazon, selon mes vœux, trop lents;
Et crie, en te suivant dans ta course rebelle :
90 " Venez! oh! venez voir comme Glycère est belle! "

MÉNALQUE.

Un jour, jour de Bacchus, loin des jeux égaré,
Seule je la surpris au fond du bois sacré :
Le soleil et les vents, dans ces bocages sombres,
Des feuilles sur ses traits faisaient flotter les ombres;
95 Lascive, elle dormait sur le thyrses brisé;
Une molle sueur, sur son front épuisé,
Brillait comme la perle en gouttes transparentes,

Et ses mains, autour d'elle, et sous le lin errantes,
Touchant la coupe vide, et son sein tour à tour,
100 Redemandaient encore et Bacchus et l'Amour.

BATHYLLE.

Je vous adjure ici, nymphes de la Sicile,
Dont les doigts, sous les fleurs, guident l'onde docile;
Vous reçûtes ses dons, alors que sous nos bois,
Rougeissante, elle vint pour la première fois.
105 Ses bras blancs soutenaient sur sa tête inclinée
L'amphore, oeuvre divine aux fêtes destinée,
Qu'emplit la molle poire, et le raisin doré,
Et la pêche au duvet de pourpre coloré;
Des pasteurs empressés l'attention jalouse
110 L'entourait, murmurant le nom sacré d'épouse;
Mais en vain : nul regard ne flatta leur ardeur;
Elle fut toute aux dieux et toute à la pudeur.

Ici, je vis rouler la coupe aux flancs d'argile;
Le chêne ému tremblait, la flûte de Bathylle
115 Brilla d'un feu divin; la dryade un moment,
Joyeuse, fit entendre un long frémissement,
Doux comme les échos dont la voix incertaine
Murmure la chanson d'une flûte lointaine.

Écrit en 1815.

SYMÉTHA
ÉLÉGIE

A PICHALD

Auteur de *Léonidas* et de *Guillaume Tell*.

" Navire aux larges flancs de guirlandes ornés,
Aux Dieux d'ivoire, aux mâts de roses couronnés,
Oh! qu'Éole, du moins, soit facile à tes voiles!
Montrez vos feux amis, fraternelles étoiles!
5 Jusqu'au port de Lesbos guidez le nautonier,
Et de mes vœux pour elle exaucez le dernier :
Je vais mourir, hélas! Symétha s'est fiée
Aux flots profonds; l'Attique est par elle oubliée.
Insensée! elle fuit nos bords mélodieux,

10 Et les bois odorants, berceaux des demi-Dieux,
Et les chœurs cadencés dans les molles prairies,
Et, sous les marbres frais, les saintes Théories.
Nous ne la verrons plus, au pied du Parthénon,
Invoquer Athénée, en répétant son nom;
15 Et, d'une main timide, à nos rites fidèle,
Ses longs cheveux dorés couronnés d'asphodèle,
Consacrer ou le voile, ou le vase d'argent,
Ou la pourpre attachée au fuseau diligent.
Ô vierge de Lesbos! que ton île abhorrée
20 S'engloutisse dans l'onde à jamais ignorée,
Avant que ton navire ait pu toucher ses bords!
Qu'y vas-tu faire? Hélas! quel palais, quels trésors
Te vaudront notre amour? Vierge, qu'y vas-tu faire?
N'es-tu pas, Lesbienne, à Lesbos étrangère?
25 Athènes a vu longtemps s'accroître ta beauté,
Et, depuis que trois fois t'éclaira son été,
Ton front s'est élevé jusqu'au front de ta mère;
Ici, loin des chagrins de ton enfance amère,
Les Muses t'ont souri. Les doux chants de ta voix
30 Sont nés Athéniens; c'est ici, sous nos bois,
Que l'amour t'enseigna le joug que tu m'imposes;
Pour toi mon seuil joyeux s'est revêtu de roses. "

" Tu pars; et cependant m'as-tu toujours haï,
Symétha? Non, ton cœur quelquefois s'est trahi;
35 Car, lorsqu'un mot flatteur abordait ton oreille,
La pudeur souriait sur ta lèvre vermeille;
Je l'ai vu, ton sourire aussi beau que le jour;
Et l'heure du sourire est l'heure de l'amour.
Mais le flot sur le flot en mugissant s'élève,
40 Et voile à ma douleur le vaisseau qui t'enlève;
C'en est fait, et mes pieds sont déjà chez les morts;
Va, que Vénus du moins t'épargne le remords!
Lie un nouvel hymen! va; pour moi, je succombe;
Un jour, d'un pied ingrat tu fouleras ma tombe,
45 Si le destin vengeur te ramène en ces lieux
Ornés du monument de tes cruels adieux. "

- Dans le port du Pirée, un jour fut entendue
Cette plainte innocente, et cependant perdue;
Car la vierge enfantine, auprès des matelots,
50 Admirait et la rame et l'écume des flots;
Puis, sur la haute poupe accourue et couchée,
Saluait, dans la mer, son image penchée,
Et lui jetait des fleurs et des rameaux flottants,
Et riait de leur chute et les suivait longtemps;

55 Ou, tout à coup rêveuse, écoutait le Zéphire,
Qui, d'une aile invisible, avait ému sa lyre.

Écrit en 1815.

LE BAIN D'UNE DAME ROMAINE.

Une esclave d'Égypte, au teint luisant et noir,
Lui présente, à genoux, l'acier pur du miroir;
Pour nouer ses cheveux une Vierge de Grèce
Dans le compas d'Isis unit leur double tresse;
5 Sa tunique est livrée aux femmes de Milet,
Et ses pieds sont lavés dans un vase de lait.
Dans l'ovale d'un marbre aux veines purpurines
L'eau rose la reçoit; puis les filles latines,
Sur ses bras indolents versant de doux parfums,
10 Voilent d'un jour trop vif les rayons importuns,
Et sous les plis épais de la pourpre onctueuse
La lumière descend molle et voluptueuse :
Quelques-unes, brisant des couronnes de fleurs,
D'une hâtive main dispersent leurs couleurs,
15 Et, les jetant en pluie aux eaux de la fontaine,
De débris embaumés couvrent leur souveraine,
Qui, de ses doigts distraits touchant la lyre d'or,
Pense au jeune Consul et, rêveuse, s'endort.

Le 20 mai 1817.

LIVRE MODERNE.

DOLORIDA
POÈME.

Yo amo mas d tu amor que á tu vida.
(Prov. espagnol.)
J'aime mieux ton amour que ta vie.

Est-ce la Volupté qui, pour ses doux mystères,
Furtive, a rallumé ces lampes solitaires?
La gaze et le cristal sont leur pâle prison.
Aux souffles purs d'un soir de l'ardente saison
5 S'ouvre sur le balcon la moresque fenêtre;
Une aurore imprévue à minuit semble naître,
Quand la lune apparaît, quand ses gerbes d'argent
Font pâlir les lueurs du feu rose et changeant;
Les deux clartés à l'oeil offrent partout leurs pièges;
10 Caressent mollement le velours bleu des sièges,
La soyeuse ottomane où le livre est encor,
La pendule mobile entre deux vases d'or,
La Madone d'argent, sous deux roses cachée,
Et sur un lit d'azur une beauté couchée.

15 Oh! jamais dans Madrid un noble cavalier
Ne verra tant de grâce à plus d'art s'allier;
Jamais pour plus d'attraits, lorsque la nuit commence,
N'a frémi la guitare et languï la romance;
Jamais dans nulle église on ne vit plus beaux yeux
20 Des grains du chapelet se tourner vers les cieux;
Sur les mille degrés du vaste amphithéâtre
On n'admira jamais plus belles mains d'albâtre
Sous la mantille noire et ses paillettes d'or,
Applaudissant, de loin, l'adroit toréador.

25 Mais, ô vous qu'en secret nulle oeillade attentive
Dans ses rayons brillants ne chercha pour captive,
Jeune foule d'amants. Espagnols à l'oeil noir,
Si sous la perle et l'or vous l'adoriez le soir,
Qui de vous ne voudrait (dût la dague andalouse
30 Le frapper au retour de sa pointe jalouse)
Prosterner ses baisers sur ces pieds découverts,
Ce col, ce sein d'albâtre, à l'air nocturne ouverts,
Et ces longs cheveux noirs tombant sur son épaule,
Comme tombe à ses pieds le vêtement du saule?

35 Dolorida n'a plus que ce voile incertain,
Le premier que revêt le pudique matin
Et le dernier rempart que, dans sa nuit folâtre,
L'amour ose enlever d'une main idolâtre.
Ses bras nus à sa tête offrent un mol appui.
40 Mais ses yeux sont ouverts, et bien du temps a fui
Depuis que, sur l'émail, dans ses douze demeures,
Ils suivent ce compas qui tourne avec les heures.
Que fait-il donc, celui que sa douleur attend?
Sans doute il n'aime pas, celui qu'elle aime tant.

45 A peine chaque jour l'épouse délaissée
Voit un baiser distrahit sur sa lèvre empressée
Tomber seul, sans l'amour; son amour cependant
S'accroît par les dédains et souffre plus ardent.

Près d'un constant époux, peut-être, ô jeune femme!
50 Quelque infidèle espoir eût égaré ton âme;
Car l'amour d'une femme est semblable à l'enfant
Qui, las de ses jouets, les brise triomphant,
Foule d'un pied volage une rose immobile,
Et suit l'insecte ailé qui fuit sa main débile.

55 Pourquoi Dolorida, seule en ce grand palais
Où l'on n'entend, ce soir, ni le pied des valets,
Ni, dans la galerie et les corridors tristes,
Les enfantines voix des vives caméristes?

Trois heures cependant ont lentement sonné;
60 La voix du temps est triste au coeur abandonné;
Ses coups y réveillaient la douleur de l'absence,
Et la lampe luttait; sa flamme sans puissance
Décroissait inégale, et semblait un mourant
Qui sur la vie encor jette un regard errant.
65 A ses yeux fatigués tout se montre plus sombre,
Le crucifix penché semble agiter son ombre;
Un grand froid la saisit; mais les fortes douleurs
Ignorent les sanglots, les soupirs et les pleurs :
Elle reste immobile, et, sous un air paisible,
70 Mord, d'une dent jalouse, une main insensible.

Que le silence est long! Mais on entend des pas!
La porte s'ouvre, il entre : elle ne tremble pas!
Elle ne tremble pas, à sa pâle figure
Qui de quelque malheur semble traîner l'augure;
75 Elle voit sans effroi son jeune époux, si beau,
Marcher jusqu'à son lit comme on marche au tombeau.
Sous les plis du manteau se courbe sa faiblesse;
Même sa longue épée est un poids qui le blesse.
Tombé sur ses genoux, il parle à demi-voix :

80 " Je viens te dire adieu; je me meurs, tu le vois,
Dolorida, je meurs! une flamme inconnue,
Errante, est dans mon sang jusqu'au coeur parvenue,
Mes pieds sont froids et lourds, mon oeil est obscurci;
Je suis tombé trois fois en revenant ici.
85 Mais je voulais te voir; mais, quand l'ardente fièvre
Par des frissons brûlants a fait trembler ma lèvre,

J'ai dit : " Je vais mourir; que la fin de mes jours
" Lui fasse au moins savoir qu'absent j'aimais toujours. "
Alors je suis parti, ne demandant qu'une heure
90 Et qu'un peu de soutien pour trouver ta demeure.
Je me sens plus vivant à genoux devant toi.

-- Pourquoi mourir ici, quand vous viviez sans moi?
-- Ô coeur inexorable! oui, tu fus offensée!
Mais écoute mon souffle, et sens ma main glacée;
95 Viens toucher sur mon front cette froide sueur;
Du trépas dans mes yeux vois la terne lueur.
Donne, oh! donne une main; dis mon nom. Fais entendre
Quelque mot consolant, s'il ne peut être tendre.
Des jours qui m'étaient dus je n'ai pas la moitié;
100 Laisse en aller mon âme en rêvant ta pitié!
Hélas! devant la mort montre un peu d'indulgence!

-- La mort n'est que la mort et n'est pas la vengeance.

-- Ô dieux! si jeune encor! tout son coeur endurci!
Qu'il t'a fallu souffrir pour devenir ainsi!
105 Tout mon crime est empreint au fond de ton langage,
Faible amie, et ta force horrible est mon ouvrage.
Mais viens, écoute-moi, viens, je mérite et veux
Que ton âme apaisée entende mes aveux.
Je jure, et tu le vois, en expirant, ma bouche
110 Jure devant ce christ qui domine ta couche,
Et, si par leur faiblesse ils n'étaient pas liés,
Je lèverais mes bras jusqu'au sang de ses pieds;
Je jure que jamais mon amour égarée
N'oublia loin de toi ton image adorée;
115 L'infidélité même était pleine de toi,
Je te voyais partout entre ma faute et moi,
Et sur un autre coeur mon coeur rêvait tes charmes,
Plus touchants par mon crime et plus beaux par tes larmes.
Séduit par ces plaisirs qui durent peu de temps,
120 Je fus bien criminel; mais, hélas! j'ai vingt ans.

-- T'a-t-elle vu pâlir ce soir dans tes souffrances?
-- J'ai vu son désespoir passer tes espérances.
Oui, sois heureuse, elle a sa part dans nos douleurs;
Quand j'ai crié ton nom, elle a versé des pleurs;
125 Car je ne sais quel mal circule dans mes veines;
Mais je t'invoquais seule avec des plaintes vaines.
J'ai cru d'abord mourir et n'avoir pas le temps
D'appeler ton pardon sur mes derniers instants.
Oh! parle; mon coeur fuit; quitte ce dur langage;

130 Qu'un regard... Mais quel est ce blanchâtre breuvage
Que tu bois à longs traits et d'un air insensé?

-- Le reste du poison qu'hier je t'ai versé. "

Écrit en 1823, dans les Pyrénées.

LE MALHEUR

Suivi du Suicide impie,
A travers les piles cités,
Le Malheur rôde, il nous épie,
Près de nos seuils épouvantés.
5 Alors il demande sa proie;
La jeunesse, au sein de la joie,
L'entend, soupire et se flétrit;
Comme au temps où la feuille tombe,
Le vieillard descend dans la tombe,
10 Privé du feu qui le nourrit.

Où fuir? Sur le seuil de ma porte
Le Malheur, un jour, s'est assis;
Et, depuis ce jour, je l'emporte
A travers mes jours obscurcis.
15 Au soleil, et dans les ténèbres,
En tous lieux ses ailes funèbres
Me couvrent comme un noir manteau
De mes douleurs ses bras avides
M'enlacent; et ses mains livides
20 Sur mon coeur tiennent le couteau.

J'ai jeté ma vie aux délices,
Je souris à la volupté;
Et les insensés, mes complices;
Admirent ma félicité.
25 Moi-même, crédule à ma joie,
J'enivre mon coeur, je me noie
Aux torrents d'un riant orgueil;
Mais le Malheur devant ma face
A passé : le rire s'efface,
30 Et mon front a repris son deuil.

En vain je redemande aux fêtes

Leurs premiers éblouissements,
De mon coeur les molles défaites
Et les vagues enchantements :
35 Le spectre se mêle à la danse;
Retombant avec la cadence,
Il tâche le sol de ses pleurs,
Et, de mes yeux trompant l'attente,
Passe sa tête dégoûtante
40 Parmi les fronts ornés de fleurs.
Il me parle dans le silence,
Et mes nuits entendent sa voix;
Dans les arbres il se balance
Quand je cherche la paix des bois,
45 Près de mon oreille il soupire;
On dirait qu'un mortel expire :
Mon coeur se serre épouvanté.
Vers les astres mon oeil se lève,
Mais il y voit pendre le glaive
50 De l'antique fatalité.

Sur mes mains ma tête penchée
Croit trouver l'innocent sommeil.
Mais, hélas! elle m'est cachée,
Sa fleur au calice vermeil.
55 Pour toujours elle m'est ravie,
La douce absence de la vie;
Ce bain qui rafraîchit les jours,
Cette mort de l'âme affligée,
Chaque nuit à tous partagée,
60 Le sommeil m'a fui pour toujours.

" Ah! puisqu'une éternelle veille
Brûle mes yeux toujours ouverts,
Viens, ô Gloire! ai-je dit; réveille
Ma sombre vie au bruit des vers.
65 Fais qu'au moins mon pied périssable
Laisse une empreinte sur le sable. "
La Gloire a dit : " Fils de douleur,
Où veux-tu que je te conduise?
Tremble; si je t'immortalise,
70 J'immortalise le Malheur. "

Malheur! oh! quel jour favorable
De ta rage sera vainqueur?
Quelle main forte et secourable
Pourra t'arracher de mon coeur,
75 Et dans cette fournaise ardente,

Pour moi noblement imprudente,
N'hésitant pas à se plonger,
Osera chercher dans la flamme,
Avec force y saisir mon âme,
80 Et l'emporter loin du danger?

Écrit un 1820.

LA PRISON POÈME

XVIIe SIÈCLE

Oh! ne vous jouez plus d'un vieillard et d'un prêtre!
Étranger dans ces lieux, comment les reconnaître?
Depuis une heure au moins, cet importun bandeau
Presse mes yeux souffrants de son épais fardeau.
5 Soit stérile et cruel! car de ces édifices
Ils n'ont jamais tenté les sombres artifices.
Soldats! vous outragez le ministre et le Dieu,
Dieu même que mes mains apportent dans ce lieu. "
Il parle; mais en vain sa crainte les prononce :
10 Ces mots et d'autres cris se taisent sans réponse.
On l'entraîne toujours en des détours savants.
Tantôt crie à ses pieds le bois des ponts mouvants,
Tantôt sa voix s'éteint à de courts intervalles,
Tantôt fait retentir l'écho des vastes salles,
15 Dans l'escalier tournant on dirige ses pas;
Il monte à la prison que lui seul ne voit pas,
Et, les bras étendus, le vieux prêtre timide
Tâte les murs épais du corridor humide.
On s'arrête; il entend le bruit des pas mourir,
20 Sous de bruyantes clés des gonds de fer s'ouvrir.
Il descend trois degrés sur la pierre glissante,
Et, privé du secours de sa vue impuissante,
La chaleur l'avertit qu'on éclaire ces lieux;
Enfin, de leur bandeau l'on délivre ses yeux.
25 Dans un étroit cachot dont les torches funèbres
Ont peine à dissiper les épaisses ténèbres,
Un vieillard expirant attendait ses secours :
Du moins ce fut ainsi qu'en un brusque discours
Ses sombres conducteurs le lui firent entendre.
30 Un instant, en silence, on le pria d'attendre.

" Mon prince, dit quelqu'un, le saint homme est venu,
-- Eh! que m'importe, à moi? " soupira l'inconnu.
Cependant, vers le lit que deux lourdes tentures
Voilent du luxe ancien de leurs pâles peintures,
35 Le prêtre s'avança lentement, et, sans voir
Le malade caché, se mit à son devoir.

LE PRETRE.

Écoutez-moi, mon fils.

LE MOURANT.

Hélas! malgré ma haine,
J'écoute votre voix, c'est une voix humaine :
40 J'étais né pour l'entendre, et je ne sais pourquoi
Ceux qui m'ont fait du mal ont tant d'attrait pour moi.
Jamais je ne connus cette rare parole
Qu'on appelle amitié, qui, dit-on, vous console;
Et les chants maternels qui charment vos berceaux
45 N'ont jamais résonné sous mes tristes arceaux;
Et pourtant, lorsqu'un mot m'arriva moins sévère,
Il ne fut pas perdu pour mon coeur solitaire.
Mais, puisque vous m'aimez, ô vieillard inconnu,
Pourquoi jusqu'à ce jour n'êtes-vous pas venu?

LE PRÊTRE.

50 Ô, qui que vous soyez! vous que tant de mystère,
Avant le temps prescrit, sépara de la terre,
Vous n'aurez plus de fers dans l'asile des morts :
Si vous avez failli, rappelez les remords,
Versez-les dans le sein du Dieu qui vous écoute;
55 Ma main du repentir vous montrera la route.
Entrevoyez le Ciel par vos maux acheté :
Je suis prêtre, et vous porte ici la liberté.
De la confession j'accomplis l'oeuvre sainte;
Le tribunal divin siège dans cette enceinte.
60 Répondez, le pardon déjà vous est offert;
Dieu même...

LE MOURANT.

Il est un Dieu? J'ai pourtant bien souffert!

LE PRÊTRE.

Vous avez moins souffert qu'il ne l'a fait lui-même.
Votre dernier soupir sera-t-il un blasphème?
65 Et quel droit avez-vous de plaindre vos malheurs,
Lorsque le sang du Christ tomba dans les douleurs?

Ô mon fils, c'est pour nous, tout ingrats que nous sommes,
Qu'il a daigné descendre aux misères des hommes;
A la vie, en son nom, dites un mâle adieu.

LE MOURANT.

70 J'étais peut-être roi.

LE PRÊTRE.

Le sauveur était Dieu;
Mais, sans nous élever jusqu'à ce divin Maître,
Si j'osais, après lui, nommer encor le prêtre,
Je vous dirais : Et moi, pour combattre l'enfer,
75 J'ai resserré mon sein dans un corset de fer;
Mon corps a revêtu l'inflexible cilice,
Où chacun de mes pas trouve un nouveau supplice.
Au cloître est un pavé que, durant quarante ans,
Ont usé chaque jour mes genoux pénitents.
80 Et c'est encor trop peu que de tant de souffrance
Pour acheter du Ciel l'ineffable espérance.
Au creuset douloureux il faut être épuré
Pour conquérir son rang dans le séjour sacré.
Le temps nous presse; au nom de vos douleurs passées,
85 Dites-moi vos erreurs pour les voir effacées;
Et devant cette croix où Dieu monta pour nous,
Souhaitez avec moi de tomber à genoux.

Sur le front du vieux moine, une rougeur légère
Fit renaître une ardeur à son âge étrangère;
90 Les pleurs qu'il retenait coulèrent un moment;
Au chevet du captif il tomba pesamment;
Et ses mains présentaient le crucifix d'ébène,
Et tremblaient en l'offrant, et le tenaient à peine.
Pour le coeur du chrétien demandant des remords,
95 Il murmurait tout bas la prière des morts.
Et, sur le lit, sa tête, avec douleur penchée,
Cherchait du prisonnier la figure cachée.
Un flambeau la révèle entière : ce n'est pas
Un front décoloré par un prochain trépas,
100 Ce n'est pas l'agonie et son dernier ravage;
Ce qu'il voit est sans traits, et sans vie, et sans âge:
Un fantôme immobile à ses yeux est offert,
Et les feux ont relui sur un masque de fer...

Plein d'horreur à l'aspect de ce sombre mystère,
105 Le prêtre se souvient que, dans le monastère,
Une fois, en tremblant, on se parlait tout bas
D'un prisonnier d'État que l'on ne nommait pas;

Qu'on racontait de lui des choses merveilleuses,
De berceau dérobé, de craintes orgueilleuses,
110 De royale naissance, et de droits arrachés,
Et de ses jours captifs sous un masque cachés.
Quelques pères disaient qu'à sa descente en France,
De secouer ses fers il conçut l'espérance;
Qu'aux geôliers un instant il s'était dérobé,
115 Et, quoiqu'entre leurs mains aisément retombé,
L'on avait vu ses traits; et qu'une Provençale,
Arrivée au couvent de Saint-François de Sale
Pour y prendre le voile, avait dit, en pleurant,
Qu'elle prenait la Vierge et son Fils pour garant
120 Que le Masque de fer avait vécu sans crime,
Et que son jugement était illégitime;
Qu'il tenait des discours pleins de grâce et de foi,
Qu'il était jeune et beau, qu'il ressemblait au roi,
Qu'il avait dans la voix une douceur étrange,
125 Et que c'était un prince ou que c'était un ange.
Il se souvint encor qu'un vieux bénédictin,
S'étant acheminé vers la tour, un matin,
Pour rendre un vase d'or tombé sur son passage,
N'était pas revenu de ce triste voyage:
130 Sur quoi, l'abbé du lieu pour toujours défendit
Les entretiens touchant le prisonnier maudit!
Nul ne devait sonder la récente aventure;
Le Ciel avait puni la coupable lecture
Des mystères gravés sur ce vase indiscret.
135 Le temps fit oublier ce dangereux secret.
Le prêtre regardait le malheureux célèbre;
Mais ce cachot tout plein d'un appareil funèbre,
Et cette mort voilée, et ces longs cheveux blancs,
Nés captifs et jetés sur des membres tremblants,
140 L'arrêtèrent longtemps en un sombre silence.
Il va parler enfin; mais, tandis qu'il balance,
L'agonisant du lit se soulève et lui dit :
" Vieillard, vous abaissez votre front interdit;
Je n'entends plus le bruit de vos conseils frivoles;
145 L'aspect de mon malheur arrête vos paroles.
Oui, regardez-moi bien, et puis dites, après,
Qu'un Dieu de l'innocent défend les intérêts;
Des péchés tant proscrits, où toujours l'on succombe,
Aucun n'a séparé mon berceau de ma tombe;
150 Seul, toujours seul, par l'âge et la douleur vaincu,
Je meurs tout chargé d'ans, et je n'ai pas vécu.
Du récit de mes maux vous êtes bien avide :
Pourquoi venir fouiller dans ma mémoire vide,
Où, stérile de jours, le temps dort effacé?

155 Je n'eus point d'avenir et n'ai point de passé;
J'ai tenté d'en avoir; dans mes longues journées,
Je traçais sur les murs mes lugubres années;
Mais je ne pus les suivre en leur douloureux cours.
Les murs étaient remplis, et je vivais toujours.
160 Tout me devint alors obscurité profonde;
Je n'étais rien pour lui, qu'était pour moi le monde?
Que m'importaient des temps où je ne comptais pas?
L'heure que j'invoquais, c'est l'heure du trépas.
Écoutez, écoutez : quand je tiendrais la vie
165 De l'homme qui toujours tint la mienne asservie,
J'hésiterais, je crois, à le frapper des maux
Qui rongèrent mes jours, brûlèrent mon repos;
Quand le règne inconnu d'une impuissante ivresse
Saisit mon coeur oisif d'une vague tendresse,
170 J'appelais le bonheur, et ces êtres amis
Qu'à mon âge brûlant un songe avait promis.
Mes larmes ont rouillé mon masque de torture;
J'arrosais de mes pleurs ma noire nourriture;
Je déchirais mon sein par mes gémissements;
175 J'effrayais mes geôliers de mes longs hurlements;
Des nuits, par mes soupirs, je mesurais l'espace;
Aux hiboux des créneaux je disputais leur place,
Et, pendant aux barreaux où s'arrêtaient mes pas,
Je vivais hors des murs d'où je ne sortais pas. "

180 Ici tomba sa voix. Comme après le tonnerre
De tristes sons encore épouvantent la terre,
Et, dans l'ancre sauvage où l'effroi l'a placé,
Retiennent en grondant le voyageur glacé,
Longtemps on entendit ses larmes retenues
185 Suivre encore une fois des routes bien connues;
Les sanglots murmuraient dans ce coeur expirant.
Le vieux prêtre toujours priait en soupirant,
Lorsqu'un des noirs geôliers se pencha pour lui dire
Qu'il fallait se hâter, qu'il craignait le délire.
190 Un nouveau zèle alors ralluma ses discours.
" Ô mon fils! criait-il, votre vie eut son cours;
Heureux, trois fois heureux, celui que Dieu corrige!
Gardons de repousser les peines qu'il inflige :
Voici l'heure où vos maux vous seront précieux,
195 Il vous a préparé lui-même pour les cieux.
Oubliez votre corps, ne pensez qu'à votre âme;
Dieu lui-même l'a dit : " L'homme né de la femme
" Ne vit que peu de temps, et c'est dans les douleurs. "
Ce monde n'est que vide et ne vaut pas des pleurs.
200 Qu'aisément de ses biens notre âme est assouvie!

Me voilà, comme vous, au bout de cette vie;
J'ai passé bien des jours, et ma mémoire en deuil
De leur peu de bonheur n'est plus que le cercueil.
C'est à moi d'envier votre longue souffrance,
205 Qui d'un monde plus beau vous donne l'espérance;
Les anges à vos pas ouvriront le saint lieu :
Pourvu que vous disiez un mot à votre Dieu,
Il sera satisfait. " Ainsi, dans sa parole,
Mêlant les saints propos du livre qui console,
210 Le vieux prêtre engageait le mourant à prier,
Mais en vain : tout à coup on l'entendit crier,
D'une voix qu'animait la fièvre du délire,
Ces rêves du passé : " Mais enfin je respire!
Ô bords de la Provence! ô lointain horizon!
215 Sable jaune où des eaux murmure le doux son!
Ma prison s'est ouverte. Oh! que la mer est grande!
Est-il vrai qu'un vaisseau jusque là-bas se rende?
Dieu! qu'on doit être heureux parmi les matelots!
Que je voudrais nager dans la fraîcheur des flots!
220 La terre vient, nos pieds à marcher se disposent,
Sur nos mâts arrêtés les voiles se reposent.
Ah! j'ai fui les soldats; en vain ils m'ont cherché;
Je suis libre, je cours, le masque est arraché;
De l'air dans mes cheveux j'ai senti le passage,
225 Et le soleil un jour éclaira mon visage.
-- " Oh! pourquoi fuyez-vous? Restez sur vos gazons,
Vierges! continuez vos pas et vos chansons;
Pourquoi vous retirer aux cabanes prochaines?
Le monde autant que moi déteste donc les chaînes? "
230 Une seule s'arrête et m'attend sans terreur :
Quoi! du Masque de fer elle n'a pas horreur!
Non, j'ai vu la pitié sur ses lèvres si belles,
Et de ses yeux en pleurs les douces étincelles.
-- " Soldats! que voulez-vous? quel lugubre appareil!
235 J'ai mes droits à l'amour et ma part au soleil;
Laissez-nous fuir ensemble. Oh! voyez-la! c'est elle
Avec qui je veux vivre, elle est là qui m'appelle;
Je ne fais pas le mal; allez, dites au roi
Qu'aucun homme jamais ne se plaindra de moi;
240 Que je serai content si, près de ma compagne,
Je puis errer longtemps de montagne en montagne,
Sans jamais arrêter nos loisirs voyageurs!
Que je ne chercherai ni parents ni vengeurs;
Et, si l'on me demande où j'ai passé ma vie,
245 Je saurai déguiser ma liberté ravie;
Votre crime est bien grand, mais je le cacherai.
Ah! laissez-moi le Ciel, je vous pardonnerai.

Non!... toujours des cachots... Je suis né votre proie... "
Mais je vois mon tombeau, je m'y couche avec joie.
250 Car vous ne m'aurez plus, et je n'entendrai plus
Les verrous se fermer sur l'éternel reclus.
Que me veut donc cet homme avec ses habits sombres?
Captifs morts dans ces murs, est-ce une de vos ombres?
Il pleure. Ah! malheureux, est-ce ta liberté?

LE PRÊTRE.

255 Non, mon fils, c'est sur vous : voici l'éternité.

LE MOURANT.

A moi? Je n'en veux pas; j'y trouverais des chaînes.

LE PRÊTRE.

Non, vous n'y trouverez que des faveurs prochaines.
Un mot de repentir, un mot de notre foi,
Le Seigneur vous pardonne.

LE MOURANT.

260 Ô prêtre! laissez-moi!

LE PRÊTRE.

Dites : " Je crois en Dieu. " La mort vous est ravie.

LE MOURANT.

Laissez en paix ma mort, on y laissa ma vie.
Et d'un dernier effort l'esclave délirant
Au mur de la prison brise son bras mourant.
265 " Mon Dieu! venez vous-même au secours de cette âme! "
Dit le prêtre, animé d'une pieuse flamme.
Au fond d'un vase d'or, ses doigts saints ont cherché
Le pain mystérieux où Dieu même est caché :
Tout se prosterne alors en un morne silence.
270 La clarté d'un flambeau sur le lit se balance;
Le chevet sur deux bras s'avance supporté,
Mais en vain : le captif était en liberté.

Resté seul au cachot, durant la nuit entière,
Le vieux religieux récita la prière;
275 Au près du lit funèbre il fut toujours assis.
Quelques larmes souvent, de ses yeux obscurcis,
Interrompant sa voix, tombaient sur le saint livre.
Et, lorsque la douleur l'empêchait de poursuivre,
Sa main jetait alors l'eau du rameau béni
280 Sur celui qui du ciel peut-être était banni.
Et puis, sans se lasser, il reprenait encore,

De sa voix qui tremblait dans la prison sonore,
Le dernier chant de paix; il disait : " Ô Seigneur!
Ne brisez pas mon âme avec votre fureur;
285 Ne m'enveloppez pas dans la mort de l'impie. "
Il ajoutait aussi : " Quand le méchant m'épie,
Me ferez-vous tomber, Seigneur, entre ses mains?
C'est lui qui sous mes pas a rompu vos chemins;
Ne me châtiez point, car mon crime est son crime.
290 J'ai crié vers le Ciel du plus profond abîme.
Ô mon Dieu! tirez-moi du milieu des méchants! "
Lorsqu'un rayon du jour eut mis fin à ses chants,
Il entendit monter vers les noires retraites,
Et des voix résonner sous les voûtes secrètes.
295 Un moment lui restait, il eût voulu du moins
Voir le mort qu'il pleurait sans ces cruels témoins;
Il s'approche, en tremblant, de ce fils du mystère
Qui vivait et mourait étranger à la terre;
Mais le Masque de fer soulevait le linceul,
300 Et la captivité le suivit au cercueil.

Écrit en 1821, à Vincennes.

MADAME DE SOUBISE
POÈME DU XVI^e SIÈCLE

A M. ANTONY DESCHAMPS

"Le 24 du mesme mois s'exploita
l'execution tant souhaitée, qui deliura
la chrestienté d'un nombre de pestes,
au moyen desquelles le diable se
faisoit fort de la destruire, attendu
que deux ou trois qui en reschappe-
rent font encore autant de mal. Ce
jour apporta merueilleux allegement
et soulas à l'Eglise. "

La vraye et entiere histoire des troubles,
par le frere de LAVAL.

I

" ARQUEBUSIERS! chargez ma coulevrine!
Les lansquenets passent! sur leur poitrine

Je vois enfin la croix rouge, la croix
Double, et tracée avec du sang, je crois!
5 Il est trop tard; le bourdon Notre-Dame
Ne m'avait donc éveillé qu'à demi?
Nous avons bu trop longtemps, sur mon âme!
Mais nous buvions à saint Barthélemy.

II

" Donnez une épée,
10 Et la mieux trempée,
Et mes pistolets,
Et mes chapelets.
Déjà le jour brille
Sur le Louvre noir;
15 On va tout savoir :
-- Dites à ma fille
De venir tout voir. "

III

Le baron parle ainsi par la fenêtre;
C'est bien sa voix qu'on ne peut méconnaître;
20 Courez, varlets, échantons, écuyers,
Suisses, piqueux, pages, arbalétriers!
Voici venir madame Marie-Anne,
Elle descend l'escalier de la tour;
Jusqu'aux pavés baissez la pertuisane,
25 Et que chacun la salue à son tour.

IV

Une haquenée
Est seule amenée,
Tant elle a d'effroi
Du noir palefroi.
30 Mais son père monte
Le beau destrier.
Ferme à l'étrier :
" N'avez-vous pas honte
Dit-il, de crier!

V

35 " Vous descendez des hauts barons, ma mie;
Dans ma lignée, on note d'infamie
Femme qui pleure, et ce, par la raison

Qu'il en peut naître un lâche en ma maison.
Levez la tête et baissez votre voile;
40 Partons. Varlets, faites sonner le cor.
Sous ce brouillard la Seine me dévoile
Ses flots rougis... Je veux voir plus encor.

VI

" La voyez-vous croître
La tour du vieux cloître?
45 Et le grand mur noir
Du royal manoir?
Entrons dans le Louvre.
Vous tremblez, je croi
Au son du beffroi?
50 La fenêtre s'ouvre,
Saluez le roi. "

VII

Le vieux baron, en signant sa poitrine,
Va visiter la reine Catherine;
Sa fille reste, et dans la cour s'assied :
55 Mais sur un corps elle heurte son pied :
" Je vis encor, je vis encor, madame;
Arrêtez-vous et donnez-moi la main;
En me sauvant, vous sauverez mon âme;
Car j'entendrai la messe dès demain.

VIII

60 -- Huguenot profane,
Lui dit Marie-Anne,
Sur ton corselet
Mets mon chapelet.
Tu prieras la Vierge,
65 Je prierai le roi.
Prends ce palefroi,
Surtout prends un cierge,
Et viens avec moi. "

IX

Marie ordonne à tout son équipage
70 De l'emporter dans le manteau d'un page,
Lui fait ôter ses boudriers trop lourds,
Jette sur lui sa cape de velours,

Attache un voile avec une relique
Sur sa blessure, et dit, sans s'émouvoir :
75 " Ce gentilhomme est un bon catholique,
Et dans l'église il vous le fera voir. "

X

Murs de Saint-Eustache!
Quel peuple s'attache
A vos escaliers,
80 A vos noirs piliers,
Traînant sur la claie
Ces morts sans cercueil,
La fureur dans l'oeil,
Et formant la haie
85 De l'autel au seuil?

XI

Dieu fasse grâce à l'année où nous sommes!
Ce sont vraiment des femmes et des hommes;
Leur foule entonne un *Te Deum* en chœur,
Et dans le sang trempe et dévoue un cœur,
90 Cœur d'amiral arraché dans la rue,
Cœur gangrené du schisme de Calvin.
On boit, on mange, on rit; la foule accrue
Se l'offre et dit : " C'est le pain et le vin. "

XII

Un moine qui masque
95 Son front sous un casque
Lit au maître-autel
Le livre immortel;
Il chante au pupitre,
Et sa main trois fois,
100 En faisant la croix,
Jette sur l'épître
Le sang de ses doigts.

XIII

" Place! dit-il; tenons notre promesse
D'épargner ceux qui viennent à la messe.
105 Place! je vois arriver deux enfants :
Ne tuez pas encor, je le défends;
Tant qu'ils sont là, je les ai sous ma garde.

Saint Paul a dit : " Le temple est fait pour tous. "
Chacun son lot, le dedans me regarde;
110 Mais, une fois dehors, ils sont à vous.

XIV

-- Je viens sans mon père;
Mais en vous j'espère
(Dit Anne deux fois,
D'une faible voix);
115 Il est chez la reine;
Moi, j'accours ici
Demander merci
Pour ce capitaine
Qui vous prie aussi. "

XV

120 Le blessé dit : " Il n'est plus temps, madame;
Mon corps n'est pas sauvé, mais bien mon âme;
Si vous voulez, donnez-moi votre main,
Et je mourrai catholique et romain;
Épousez-moi, je suis duc de Soubise.
125 Vous n'aurez pas à vous en repentir :
C'est pour un jour. Hélas! dans votre église
Je suis entré, mais pour n'en plus sortir.

XVI

" Je sens fuir mon âme!
Êtes-vous ma femme?
130 -- Hélas! dit-elle, oui, "
Se baissant vers lui.
Un mot les marie.
Ses yeux, par l'effort
D'un dernier transport,
135 Regardent Marie;
Puis il tombe mort.

XVII

Ce fut ainsi qu'Anne devint duchesse;
Elle donna le fief et sa richesse
A l'ordre saint des frères de Jésus
140 Et leur légua ses propres biens en sus.
Un faible corps qu'un esprit troublé rongé
Résiste peu, mais ne vit pas longtemps :

Dans le couvent des nonnes, en Saintonge,
Elle mourut vierge et veuve à vingt ans.

Écrit à la Briche, en Beauce. Mai 1828.

LA NEIGE POÈME

I

QU'IL est doux, qu'il est doux d'écouter des histoires,
Des histoires du temps passé,
Quand les branches d'arbre sont noires,
Quand la neige est épaisse, et charge un sol glacé!
5 Quand seul dans un ciel pâle un peuplier s'élançait,
Quand sous le manteau blanc qui vient de le cacher
L'immobile corbeau sur l'arbre se balance,
Comme la girouette au bout du long clocher!

Ils sont petits et seuls, ces deux pieds dans la neige.
10 Derrière les vitraux dont l'azur le protège,
Le roi pourtant regarde et voudrait ne pas voir,
Car il craint sa colère et surtout son pouvoir.

De cheveux longs et gris son front brun s'entourne,
Et porte en se ridant le fer de la couronne;
15 Sur l'habit dont la pourpre a peint l'ample velours,
L'empereur a jeté la lourde peau d'un ours.

Avidement courbé, sur le sombre vitrage
Ses soupirs inquiets impriment un nuage.
Contre un marbre frappé d'un pied appesanti,
20 La sandale romaine a vingt fois retenti.

Est-ce vous, blanche Emma, princesse de la Gaule?
Quel amoureux fardeau pèse à sa jeune épaule?
C'est le page Éginard, qu'à ses genoux le jour
Surprit, ne dormant pas, dans la secrète tour.

25 Doucement son bras droit étreint un cou d'ivoire,
Doucement son baiser suit une tresse noire,
Et la joue inclinée, et ce dos où les lis
De l'hermine entourés sont plus blancs que ses plis.

Il retient dans son coeur une craintive haleine,
30 Et de sa dame ainsi pense alléger la peine,
Et gémit de son poids, et plaint ses faibles pieds
Qui, dans ses mains, ce soir; dormiront essuyés;

Lorsqu'arrêtée Emma vante sa marche sûre,
Lève un front caressant, sourit et le rassure,
35 D'un baiser mutuel implore le secours,
Puis repart chancelante et traverse les cours.

Mais les voix des soldats résonnent sous les voûtes,
Les hommes d'armes noirs en ont fermé les routes;
Éginard, échappant à ses jeunes liens,
40 Descend des bras d'Emma, qui tombe dans les siens.

II

Un grand trône ombragé des drapeaux d'Allemagne
De son dossier de pourpre entoure Charlemagne.
Les douze pairs, debout sur ses larges degrés,
Y font luire l'orgueil des lourds manteaux dorés.

45 Tous posent un bras fort sur une longue épée,
Dans le sang des Saxons neuf fois par eux trempée;
Par trois vives couleurs se peint sur leurs écus
La gothique devise autour des rois vaincus.

Sous les triples piliers des colonnes moresques,
50

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)